

## Editorial

**C**e numéro 23 de la "Lettre Sépharade" est un peu différent des précédents en ce qu'il analyse moins de livres et publications diverses qu'habituellement, mais qu'il propose trois études inédites.

Il nous est agréable, les offrant à nos lecteurs, de faire observer que deux ont été écrites par des universitaires vivant et travaillant en Allemagne.

L'apparition, un demi-siècle après la Choah, de travaux sur notre culture et notre histoire sépharades en Allemagne même, nous apparaît d'une certaine manière comme un pied de nez à ceux qui avaient justement là, sur place, mis tout en œuvre pour que cet élément de culture juive - avec tous les autres - disparaisse à jamais.

L'un des deux est une étude sur l'attitude du gouvernement espagnol (qui sera suivie dans la prochaine édition par une partie complémentaire traitant de celle du gouvernement portugais) relativement aux Juifs, durant la période d'occupation allemande de l'Europe et la Choah.

L'autre nous expose ce que furent les Sépharades de Hambourg, communauté de migrants du Portugal, maintenant disparue.

La troisième contribution est une libre réflexion d'un psychanalyste d'enfants et d'adolescents qui rencontre fréquemment dans sa pratique d'aujourd'hui les conséquences à la 3ème ou 4ème génération du non-dit sur les drames de la Choah. Il nous cite au passage quelques livres sur le sujet.

Bien entendu nous poursuivons l'étude des livres rares de la collection **Nahmias** qui nous ont été offerts.

Si dans l'édition précédente, **Michèle Escamilla-Colin**, spécialiste de l'Inquisition, nous avait présenté "Le règlement du Saint-Office de l'Inquisition au royaume du Portugal", édité en 1640 à Lisbonne, dans le présent numéro - toujours en provenance du fonds Nahmias - c'est à propos du grand *auto-da-fé* du 30 juin 1680 à Madrid, édité en fin de la même année, le plus important et solennel que l'Histoire ait connu, qu'elle poursuit son travail.

Au chapitre des revues, nous rendons hommage à notre confrère **Sam Lévy**, créateur et

animateur des "Cahiers Séfardis" édités à Paris entre 1946 et 1949.

Comme d'habitude nous analysons aussi quelques bons livres qui nous sont parvenus ces temps derniers.

Mais nous ne négligeons jamais la *lingua muestra* qui tient toujours sa place, avec une page d'enseignement et deux textes savoureux. La rubrique "Poésie et musique" est particulièrement développée grâce aux nombreux disques et textes reçus. □

La Rédaction

### SOMMAIRE

N° 23

#### Editorial

1

#### Livres et Études

<i>Relacion historica : auto-da-fé</i>	2 - 5
<i>Die Sephardim in Bosnien</i>	6
<i>Caminos de Sefarad</i>	6
Dictionnaire étymologique	7
Lettre à Antonio Saura	7
L'Espagne et la Choah	8 - 9
Sépharades oubliés d'Allemagne	10 - 11
Souffrance des origines cachées	12 - 13

#### Revues

Les Cahiers Séfardis	14
----------------------	----

#### Itinéraires exemplaires

<i>Un paseo por el molo</i>	15
-----------------------------	----

#### Muestra lingua

<i>La prezénsya del péro</i>	16
<i>Una historya de salir loko</i>	17

#### Poésie et Musique

<i>Djudios de Sefarad</i> - poème	18
<i>Arboleros</i> - CD	18
<i>Entre la rose et le jasmin</i> - CD	18
<i>Una manu tumó l'otra</i> - CD	19
<i>Coplas sefardies</i> - livre	19
<i>Siniza i fumo</i> - CD	20

#### Actualités

20

# Livres & Études

## RELACION HISTORICA DEL AUTO GENERAL DE FE QUE SE CELEBRO EN MADRID ESTE AÑO DE 1680<sup>1</sup>

Joseph del Olmo

**C**ette pièce du legs Nahmias - en dehors de toute considération sur sa rareté - est précieuse *en soi*. Il s'agit d'un exemplaire de la relation officielle, publiée en décembre 1680, du dernier grand *auto de fe*<sup>2</sup> général célébré en présence du roi d'Espagne, en l'occurrence Charles II (avec lequel s'éteindra vingt ans plus tard la branche aînée des Habsbourg).

Qu'était-ce exactement qu'un *auto-da-fé* ? C'était, dans la pratique de l'Inquisition moderne (établie en Espagne en 1478 pour éradiquer le crypto-judaïsme), l'équivalent du *sermo generalis* de l'Inquisition médiévale (introduite dans le midi de la France au XIII<sup>e</sup> siècle contre les cathares) : c'est à dire les assises solennelles où étaient proclamées les sentences. L'hérétique condamné au Moyen-Âge écoutait un sermon, son successeur faisait acte de foi; la nouvelle terminologie exprimait un profond changement de conception; de récepteur, le condamné devenait acteur, y compris au sens dramatiquement théâtral du terme. L'*auto-da-fé* a été, dans sa plénitude atteinte au XVII<sup>e</sup> siècle, une création de la mentalité et de la sensibilité espagnoles, la fête tragique par excellence de l'Espagne baroque.

En ce sens, dans la pratique ibérique, la lecture publique - et manifestement pédagogique - des sentences s'opposait efficacement au secret de la procédure qui caractérisait le tribunal.

Mais l'*auto-da-fé* était d'abord une liturgie, une messe solennelle étirée sur une journée entière. Après l'arrivée au matin du cortège des pénitents suivi des autorités en grande tenue et du tribunal, et son installation sur les doubles gradins construits à cet effet, la cérémonie commençait par le serment prêté solennellement par le roi, qui se levait et se découvrait (imaginez l'émoi des spectateurs français, habitués à Versailles...) devant l'Inquisiteur Général.

Ensuite, l'officiant, qui se tiendrait toute la journée près de l'autel dressé sur l'estrade et surmonté d'une croix voilée de crêpe noir, disait l'*introït* de la messe. Toute l'assistance devait alors, à son tour, prêter en chœur le serment du peuple. Prenant la relève, un illustre prédicateur prononçait un long et véhément sermon; en juin 1680 celui-ci dura deux bonnes heures.

Commençait alors la lecture psalmodique, interminable, des sentences, chaque condamné étant conduit sur un petit podium installé au centre de la "scène", bien en vue, et prenait alors,

devant une foule qui le dévorait des yeux et scrutait sa moindre réaction, connaissance du verdict le concernant. Seuls les condamnés à mort en avaient été informés au cours de la nuit dans leur cellule. Chaque sentence était accompagnée d'un résumé du "délit" qui la justifiait.

Ce long récitatif terminé, les condamnés à mort étaient remis au bras séculier et conduits vers le bûcher. Le spectateur devait donc choisir entre : rester pour voir la fin grandiose de la cérémonie, ou se précipiter vers le lieu d'exécution. L'*auto-da-fé* entraînait alors dans sa phase "positive", le spectacle était à son apogée : abjuration collective, exorcisme - sur fond de *Miserere* chanté par la chapelle royale - absolution générale, réconciliation des condamnés repentis, prières, *Te Deum*, dévoilement de la croix devant l'Inquisiteur Général prosterné, salve d'artillerie. L'officiant reprenait alors la messe où il l'avait laissée douze heures plus tôt; les "réconciliés" y assistaient debout, chacun tenant un cierge allumé, symbole du retour à l'Église. La cérémonie touchait à sa fin; il faisait nuit noire; aux portes de la ville, les bûchers ronflaient au milieu des hurlements des victimes et d'un peuple en délire.

Il y avait deux catégories d'*auto-da-fé* : les "particuliers" et les "généraux". Ceux-là, qui relevaient de la pratique courante, se déroulaient - pour un nombre de condamnés allant de l'unité à plusieurs dizaines - dans une église, sans faste, en présence des inquisiteurs, sans représentation des autorités locales. Seul le juge civil était requis dans le cas de remise au bras séculier (euphémisme complexe signifiant en fait une condamnation à mort par le feu), ce qui était rare; ces cas-là étaient, dans la mesure du possible, réservés aux *auto-da-fés* généraux dont ils coraient le spectacle. Ces derniers se distinguaient des autres par une pompe onéreuse, voire ruineuse pour le tribunal, par un plus grand nombre de pénitents, et par la double présence de condamnés à mort et des plus hautes autorités civiles et ecclésiastiques. Officiellement et solennellement annoncé à son de trompe plusieurs semaines avant la date prévue, l'*auto da fe* général se déroulait sur la place principale - à Madrid sur la Plaza Mayor - et les habitants de la ville et des environs étaient tenus d'y assister; s'ils bénéficiaient ainsi d'un certain nombre d'indulgences, s'y dérober constituait une indécence, voire une faute. Le public ne se faisait d'ailleurs pas prier : les documents montrent que la police avait fort à faire pour le contenir. Il faut dire que le spectacle était de qualité !

***Karas vemos,  
korasones no konosemos<sup>3</sup>***

<sup>1</sup> Impreso por - imprimé par Roque Rico de Miranda, Madrid 1680.

<sup>2</sup> A noter que l'expression la plus couramment utilisée : *auto-da-fé* n'est pas espagnole, mais portugaise.

<sup>3</sup> Puisé dans le cahier que Marguerite Zvi de Tel-Aviv (née à Salonique en 1916) nous a offert, de proverbes patiemment recueillis par ses soins. (On voit les visages, on ne connaît pas les cœurs.)



Notamment lorsqu'il comptait parmi les invités de marque le souverain en personne accompagné de la famille royale et de la cour. Ces occasions étaient rares et on en parlait ensuite pendant des années. Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, il y en eut trois de cette importance : en 1600, l'avènement de Philippe III fut ainsi célébré en sa présence à Tolède par un *auto-da-fé* général; en 1632 ce fut à Madrid devant Philippe IV en actions de grâce pour une guérison de la reine Isabelle de Bourbon, fille d'Henri IV; le dernier du genre, et le plus somptueux, fut celui du 30 juin 1680 qui nous intéresse ici, organisé en l'honneur du mariage de Charles II avec Marie-Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV. De ce fait la délégation française, ambassadeurs, dames et seigneurs venus de Versailles pour accompagner la princesse, furent les témoins ébahis d'une cérémonie nouvelle pour eux qui les surprit à plus d'un titre; certains d'entre eux communiquèrent leurs impressions à des correspondants. Ces témoignages, certes partiels et partiels, s'ajoutent aux deux grandes sources de connaissance que nous avons de l'événement. Une source iconographique capitale : l'extraordinaire tableau de Francisco Rizzi - actuellement au Prado - exécuté sur plus de quatre mètres de long et presque trois de haut avec autant de minutie qu'un primitif flamand. Voici pour le "choc des photos". Car il y avait aussi le "poids des mots".

En effet, l'*auto-da-fé* général se distinguait aussi du particulier par un récit officiel imprimé - après censures et approbations des autorités civiles et ecclésiastiques - vendu pour un prix et un temps fixés par l'administration royale; en l'occurrence, en 1680, pour dix ans et trois cents maravédis, équivalant à l'époque au prix de quatre kilos de pain ou de trois poulets, ou à deux jours de ration alimentaire d'un détenu en préventive dans la *cárcel secreta* du Saint-Office. Les auteurs de ces récits étaient soit des ecclésiastiques - leur style amphigourique et dithyrambique rend le texte souvent insupportable et quasiment illisible - soit des laïcs; en 1680 ce fut comme en 1632 un architecte du roi, maître d'œuvre et ordonnateur de la cérémonie, qui eut ce privilège. Le récit y a beaucoup gagné en clarté et en précision : Joseph del Olmo, en bon technicien, n'épargne rien au lecteur sur la construction des estrades, détaillant jusqu'au mètreage des étais et au nombre de clous ! De même pour la cérémonie, son texte est un véritable reportage avant la lettre, il y dit tout... ou presque. Car il s'est bien gardé de préciser que l'impensable se produisit : un condamné, un certain Manuel Méndez, s'était échappé en pleine cérémonie et avait pu gagner Livourne; mais quand il avait cherché, un quart de siècle plus tard, en 1703, à retourner en Espagne, le tribunal de Tolède avait été alerté; c'est grâce aux archives - alors secrètes - du Conseil d'Inquisition que j'ai eu connaissance de cette incroyable évasion.

L'ouvrage comprend, outre une vingtaine de pages liminaires (dédicace, licences, approbations, etc.) presque trois cents pages de récit proprement dit, dont une cinquantaine sont consacrées au texte intégral du sermon (chose



rare dans les relations espagnoles, moins rares dans les portugaises), suivies d'une soixantaine qui correspondent à la liste des condamnés (l'article suivant en détaille plus loin des exemples). Les dix dernières pages décrivent l'application des peines corporelles prononcées au cours de l'*auto-da-fé*, les peines capitales exécutées le soir même et une partie de la nuit sur le bûcher installé hors les murs, les flagellations exécutées le lendemain, le départ des condamnés à la réclusion (pour un temps déterminé ou non, suivant les cas) vers les prisons dites "de pénitence". Autrement dit, les deux tiers du livre, soit près de deux cents pages sont consacrées au récit minutieux des diverses phases de la cérémonie, des places occupées - très hiérarchisées - sur les divers balcons par les dignitaires autour du roi lui-même et de la reine-mère, tout cela enrichi de commentaires parfois très éclairants, de gloses plus ou moins apologétiques mais toujours instructives pour les lecteurs doublement

**On retrouve ci-dessus le blason habituel de l'Inquisition, tel qu'il nous a été expliqué par Michèle Escamilla-Colin dans la précédente édition de la "Lettre Sépharade"**

<sup>1</sup> Voir l'article suivant.

<sup>2</sup> C'est le lieu de rappeler ici encore une fois que, sous couverture idéologique, l'Inquisition comportait aussi un volet économique, par la confiscation des biens des condamnés. Les inquisiteurs eux-mêmes s'en partageaient très officiellement un tiers, par décret royal les y autorisant. Ce qui, en bout de ligne revient à exprimer que les condamnés eux-mêmes finançaient la "belle fête" qui vient d'être décrite. Il n'en reste pas moins que les tribunaux étaient souvent en déficit...  
NDLR.

<sup>3</sup> Voir l'article suivant.

<sup>4</sup> dont le médecin de famille de sa majesté, N° 15 page 209, laquelle ne semble pas l'avoir protégé bien efficacement...  
NDLR.

<sup>5</sup> Il n'est pas si longtemps que la dernière exécution publique par la guillotine, en France même, suscita des cris scandaleux, de sorte que les exécutions ultérieures eurent lieu hors la vue du public, mais non hors la vue des avocats...  
NDLR.

<sup>6</sup> Ce texte se prête bien entendu à une lecture inverse, en faveur de l'inraisemblable courage de ces crypto-juifs affirmant leur inébranlable foi jusque dans la mort atroce... "ce n'est pas la mort qui fait le martyr, mais bien la cause..." en effet.

Il n'est pas interdit d'évoquer ici l'attitude durant l'occupation allemande, de résistants animés d'une foi - souvent communiste - qui affrontèrent la mort par fusillade avec un panache stupéfiant.

Pour paraphraser Joseph del Olmo, "oui c'est bien la foi qui fait le courage".  
NDLR.

étrangers que nous sommes.

Mais d'ailleurs, qu'y cherchait donc le lecteur contemporain des faits ? L'auteur le dit lui-même et les censeurs le confirment : celui qu'un malheureux hasard avait privé du spectacle pourrait ainsi s'en consoler, et ceux qui avaient eu le bonheur d'y assister pouvaient ainsi revivre l'événement avec un plaisir renouvelé; à défaut de vidéo, on avait Joseph del Olmo... Car c'est bien en ces termes que tous les textes (y compris les notes manuscrites internes au tribunal) s'expriment : en termes de festivité. Ce sont les mots "théâtre", "estrade", "gradins", "représentation", etc. qui structurent ces récits. On comparait volontiers l'*auto-da-fé* à la corrida et "la brute juive" (je cite) au taureau de combat; d'ailleurs l'un et l'autre se déroulaient dans les mêmes lieux : sur la place principale, nous l'avons vu (la *Corredera* à Cordoue par exemple lors des grands *auto-da-fés* de 1655 et 1665 qui mirent le tribunal au bord de la faillite).

L'*auto-da-fé* général, de plus en plus dispensieux, perdit en fréquence mais gagna en faste au cours du XVII<sup>ème</sup> siècle : il s'inscrivait parfaitement dans l'outrance baroque et l'endoctrinement caché qu'elle impliquait, dans le goût hypertrophié du spectacle et de la représentation théâtrale qui a caractérisé la société espagnole du Siècle d'Or : l'*auto-da-fé* tenait de l'*auto-sacramental*, à ceci près que, dans ce théâtre-là, on ne jouait qu'une fois - sans répétition - et l'on mourait vraiment, en coulisses certes, mais pour de bon... L'Inquisition, mettant à profit ce courant éthique et esthétique, a su tirer le meilleur parti, dans un but cathartique et pédagogique, de cette mise à mort - de la mise en scène de la mort - de condamnés de moins en moins nombreux, l'exemplarité du supplice étant proportionnelle à sa raréfaction.

Qui étaient donc les malheureux acteurs malgré eux de l'*auto-da-fé* général célébré à Madrid et en présence du roi par le tribunal de Tolède en cet été 1680 ?

Il y avait là 118 condamnés : 104 (61 hommes et 43 femmes) l'étaient pour crypto-judaïsme, dont 74 en chair et en os; les 30 autres, figurant par contumace ou à titre posthume, étaient représentés par des effigies grandeur nature vêtues de noir et affublées, comme tous les condamnés, du *sanbenito* jaune et rouge et du bonnet pointu, portant leur nom et - dans le cas des défunts promis au feu *post-mortem* (il y en avait dans ce cas dix dont six morts en préventive) - une caisse noircie au goudron contenant leurs restes exhumés.

Sur ces 118 condamnés, 21 l'étaient à mort, tous crypto-judaïsants (sauf un renégat musulman). Douze hommes et huit femmes dont deux ayant fait amende honorable *in extremis* au cours de la nuit, échappèrent à l'exécution. Il y eut donc ce jour-là 49 exécutions dont 30 en effigie et 19 en personne. Les 56 autres crypto-judaïsants furent condamnés à des peines de réclusion suivies d'interdiction de séjour<sup>1</sup> et tous - y compris les absents et les défunts - à la confiscation de tous leurs biens<sup>2</sup>. Les condamnés pour crypto-judaïsme étaient âgés de 13 (oui, 13 ans)

à 66 ans pour les hommes et de 14 à 70 pour les femmes. Dans neuf cas sur dix leur origine est précisée : 31 étaient nés au Portugal et 64 sont déclarés - quoique nés en Espagne pour la plupart - "originaires du Portugal"<sup>3</sup>. La profession des hommes est indiquée dans les trois quarts des cas : des commerçants (64%) modestes (pour trois sur quatre) et spécialisés dans le textile ou le tabac, des artisans (15%), trois médecins<sup>4</sup>, un soldat, trois hommes "sans profession". Quant aux femmes, 14% d'entre elles - selon la liste - exerçaient un métier, cinq dans le petit commerce, une dans l'artisanat : textile, tabac, épicerie.

La moitié des condamnés pour judaïsme figurèrent à l'*auto-da-fé* accompagnés d'un ou plusieurs membres de leur famille : les Losada étaient quatre (père, mère, fils et fille) les Núñez-Márquez étaient cinq (deux frères, deux sœurs, une nièce), les Robles de Paz étaient neuf (une mère, ses deux fils, ses trois filles, deux gendres et une bru); un groupe de huit personnes étroitement apparentées (deux frères avaient épousé deux sœurs, qui étaient aussi leurs cousines) regroupait trois familles (Silva, del Valle, López-Redondo) : la moitié d'entre eux, un homme et trois femmes périrent sur le bûcher. La benjamine du groupe, Felipa, perdit ainsi à dix-sept ans, en cette nuit tragique du 30 juin au 1<sup>er</sup> juillet 1680, ses deux parents, sa grand-mère maternelle et une tante.

Précisons que les exécutions se firent dans une grande confusion : le service d'ordre, pourtant impressionnant, assuré par plusieurs centaines de soldats, faillit être débordé par la foule. Certains excités réussirent à s'approcher des bûchers pour molester jusqu'en leur agonie les malheureux condamnés<sup>5</sup>. Il faut dire que certains s'étaient montrés si "arrogants", si fiers devant la mort, qu'on avait dû les baïllonner. A tel point que le chroniqueur officiel, Joseph del Olmo, crut bon de mettre en garde ses lecteurs contre toute interprétation erronée d'un courage à ses yeux mal employé. Laissons-lui la parole :

"Il se peut que quelque spectateur non averti ait remarqué que tel ou tel condamné s'était précipité dans le feu, comme si l'on pouvait comparer le vrai courage avec la brutale sottise d'un coupable mépris de la vie d'où il s'ensuit la damnation éternelle. Ce n'est pas la mort qui fait le martyr, mais la cause..."<sup>6</sup>

La comtesse d'Aulnoy, une de ces Françaises qui avaient accompagné Marie-Louise d'Orléans, ayant assisté à l'*auto-da-fé* mais non à l'exécution, rapporta dans une de ses lettres ce témoignage de son entourage :

"La fermeté avec laquelle ils allèrent au supplice a quelque chose de fort extraordinaire. Il y en eut plusieurs qui se jetèrent dans le feu (...) avec une tranquillité qui faisait regretter que des âmes si fermes n'eussent pas été éclairées des lumières de la foi."

Quel hommage ! d'autant plus convaincant qu'il était involontaire... □



## COMMENTAIRES SUR QUELQUES CONDAMNATIONS RAPPORTÉES DANS L'OUVRAGE

**A**nalysons maintenant quelques exemples particuliers et essayons d'entendre ce qu'occulte le jugement lapidaire : le poids de la souffrance vécue par ces obscurs. Cela nous permettra au passage d'exprimer quelques remarques sur d'autres aspects de ces textes de jugements.

*Maria Enriquez, natural de Lisboa, y vezina de la Villa de Pastrana, devanadera de seda, de edad de sesenta años, judaizante confitente, faliò al Auto en forma de penitente con sambenito, abjurò sus errores, y fue reconciliada en forma con confiscacion de bienes (que no tuvo) habito, y carcel por un año; y està desterrada de Madrid, Toledo y Pastrana, y ochos leguas en contorno por dos años.* (N°23, page 214)

Voici donc une ouvrière de soixante ans, dérouleuse de cocons de soie, originaire de Lisbonne et demeurant à Pastrana, avouant "judaïser" en secret. Enriquez est un nom typiquement portugais adopté à la conversion.

Nous pouvons déjà en conclure, avec quelque certitude que, née au Portugal vers 1620, elle représentait la quatrième ou cinquième génération de convertis de force en 1497, et qu'elle judaïsait encore, c'est-à-dire que la foi mosaïque perdurait dans sa famille malgré les risques et les pressions. Nous pouvons aussi imaginer qu'avant d'être convertis de force au Portugal ses ancêtres vivaient en Espagne, où elle a voulu revenir.

Elle fut présentée au tribunal revêtue de la robe d'infamie (*sambenito*) et condamnée à la confiscation de sa maison et de ses biens "qu'elle n'avait pas" ajoute le jugement, à un an de prison et à l'interdiction de séjour pour deux ans à Madrid, Tolède et Pastrana et huit lieues à la ronde.

"Des biens qu'elle n'avait pas", ce peut être lu de deux manières différentes, voire complémentaires :

Elle était ouvrière et peu fortunée bien entendu. Mais elle avait accompli, avant de passer en jugement, x années souvent de prison secrète, préventive, au cours desquelles elle n'était alimentée que sur ses fonds propres, c'est-à-dire sur le fruit de la vente aux enchères de ses biens justement. D'où l'ironie implicite... "biens qu'elle n'avait pas", pour la simple et suffisante raison qu'on les lui avait déjà pris !

Second exemple, n°108 page 257, choisi pour le nom célèbre de Péreire :

*Leonor Pereira, natural de Evora Ciudad, Reyno de Portugal, y residente en la Ciudad de Cordoba, muger<sup>1</sup> de Manuel de Galvez, que vendia lienços por las calles en la Ciudad de Cordoba, reconciliada en la Inquisicion de Granada en treinta de Mayo de mil seiscientos*

*y setenta y dos, por judaizante<sup>1</sup>, relapsa pertinaz, faliò al Auto con insignias de relaxada; le yòsele su sentencia con meritos, y fue relaxada à la justicia, y braço seglar, con confiscacion de bienes, y muriò penitente.*

Ici nous voyons une Leonor Pereira, d'Evora au Portugal mais résidant à Cordoue, épouse d'un colporteur vendant des toiles de porte en porte, condamnée par l'Inquisition à Grenade comme judaïsante le 30 mai 1672 et revenant devant le tribunal - récidiviste donc - condamnée à mort, remise au bras séculier, et qui mourut repentie, on ne nous dit pas à quel âge. Combien de temps cette courageuse femme "obstinée" a-t-elle vécu en prison avant d'en finir par la mort, étranglée puis brûlée <sup>2</sup> ? Tous ces "nouveaux-chrétiens", nés au Portugal, généralement anciens Espagnols revenant librement puisque "chrétiens", (et là était le danger...) dans leur pays d'origine, ici un siècle et demi après leur départ, ne se rendaient pas compte qu'ils constituaient un excellent "gibier d'Inquisition", laquelle, grâce à ses "familiers" - entendez "délateurs-informateurs" - disposaient de solides dossiers sur les personnes exerçant le judaïsme même en secret, et ce des deux côtés de la frontière !

A noter que les sentences de l'Inquisition n'étaient exécutées que par le bras séculier, la justice civile. Ce qui confirme bien, en passant, que l'Inquisition d'Espagne était tout autant une émanation de la royauté que de la papauté !

Mais on trouve, au fil des pages, quelques exemples moins dramatiquement monotones :

tel ce Geronimo Galloto y Corsalon, *aliàs* Don Pablo Joseph Preconi, né à San-Marcos en Sicile et résidant à Madrid, âgé de vingt-neuf ans, accusé devant le tribunal de dire la messe et confesser sans avoir été ordonné (prêtre), qui abjura ses erreurs, fut sermonné, reçut deux cents coups de fouet en public, dans la rue, et fut expulsé définitivement d'Espagne non sans avoir à purger d'abord cinq années dans les galères de sa majesté et s'être vu interdire à vie toutes fonctions et habits ecclésiastiques... (N° 5, page 203)

ou telle Inès Caldera<sup>3</sup> (N° 10, page 206), originaire de Castel David au Portugal et résidant à Arroyo del Puerco, fileuse âgée de trente-quatre ans, comparaisant devant le tribunal pour s'être mariée trois fois, qui fut admonestée et condamnée à deux cents coups de fouet en public, interdite de séjour à Madrid, Llerena, Villas de Arroyo, Membrio, San Vincente et huit lieues alentour, pour quatre ans<sup>4</sup>.

et pour terminer, un "coup d'épée dans l'eau" (N° 71, page 241), avec ce Don Rodrigo del Caño, marchand portugais habitant Malaga, judaïsant, absent en fuite, condamné en effigie (statue) avec confiscation de ses biens, qu'il n'avait d'ailleurs pas... □

<sup>1</sup> À noter qu'en 1680 le mot s'écrit encore avec le "g" et non pas avec la "jota" qui n'est venue qu'ultérieurement. Et c'est curieusement *muger* que nous écrivons et *muger* que nous prononçons en judéo-espagnol... De même, *judaizante* s'écrit aussi bien avec le "z" comme dans le cas précédent qu'avec le "ç" comme ici. NDLR.

<sup>2</sup> Le garrot avant le bûcher n'était souvent pas accordé par le tribunal dans le cas de récidivistes récalcitrants : voir la mort d'Izaque de Castro décrite dans la LS précédente, et l'allusion dans l'article ci-dessus aux "hurlements des victimes". NDLR.

<sup>3</sup> Chaudière, nom prédestiné !

<sup>4</sup> Comparativement à d'autres peines, la précédente par exemple, celle-ci n'est pas très lourde...

La migration obligatoire due à l'interdiction de séjour aura peut-être permis à Inès de trouver autre(s) mari(s) ?

## DIE SEPHARDIM IN BOSNIEN<sup>1</sup>

(en allemand) **Moritz Lévy**

**Ce livre nous a été offert par Christof Jung, un lecteur libraire de Mayence, en Allemagne. Pour en faciliter notre commentaire un autre lecteur, Albert Modiano de Lausanne, a bien voulu procéder à une traduction quasi complète en français. C'est aussi cela la chaîne de solidarité autour de la "Lettre Sépharade"...**

**Deux cent cinquante exemplaires en 1911, devenus rarissimes. Une traduction en serbo-croate parue dans un magazine entre 1919 et 1924, on comprend la volonté aboutie du Dr Kemal Bakarsic<sup>2</sup> de Sarajevo d'une réédition de cet intéressant livre ayant fait appel à des archives maintenant détruites.**

Nous apprenons d'abord que l'auteur, rabbin Moritz Lévy, né à Sarajevo en 1879, était une grande figure, formée à Vienne en philosophie, en philologie, en religion, grâce à une bourse gouvernementale et qui a laissé le souvenir d'un homme de culture ayant publié dans plusieurs domaines. Il parlait serbo-croate, allemand, espagnol, anglais et français. De 1917 à 1941 il fut Grand Rabbin, tout en enseignant au *gymnasium* de Sarajevo.

Le 3 mai 1941 le gouvernement de fait de "l'Etat indépendant de Croatie" le démit de ses fonctions, et il fut déporté sans retour dès l'entrée des Allemands dans sa ville.

Les deux sources principales de son travail, telles qu'il les expose dans sa préface, furent les livres de comptes et factures de la Communauté, et les protocoles de justice qui, telles les archives de notaires dans nos pays occidentaux, éclairent bien la vie quotidienne des populations concernées.

Ces livres de comptes, qui contenaient bien d'autres informations intéressantes étaient rédigés en judéo-espagnol et caractères *rachi*. Certaines phrases et chapitres l'étaient en hébreu<sup>3</sup>.

Les documents les plus anciens concernant la présence de juifs ibériques à Sarajevo datent de 1565, s'agissant de 10 à 15 familles, mais on pense que quelques familles s'y étaient installées des dizaines d'années auparavant. Ces personnes venaient de Salonique et Constantinople.

Pour la période suivante, l'auteur a pu consulter des correspondances de rabbins, et d'ailleurs, après 1720, les archives utilisées sont plus nombreuses et permettent l'établissement d'une liste de noms, parmi lesquels la moitié environ avaient disparu au début du XX<sup>ème</sup> siècle<sup>4</sup>.

En 1779 vivaient un peu plus de mille Juifs à Sarajevo, devenus 5000 au début du XX<sup>ème</sup> siècle.

Moritz Lévy étudie les habitudes de cette communauté, décrit le quartier juif construit en 1581 (mais détruit en 1697, rebâti malgré les dif-

ficultés administratives, etc.) et le type d'habitat, les synagogues, les vêtements portés, la gestion communautaire, la scolarisation (des garçons...) et explique que la situation des Juifs en divers lieux de l'Empire ottoman n'était pas nécessairement semblable, à cause de la gestion très décentralisée de cet empire, et de la personnalité de chaque *vali* (gouverneur).

Venise et Belgrade entretenaient des rapports commerciaux constants avec Sarajevo.

Pour avoir été écrite au tout début du présent siècle, l'étude de Moritz Lévy est étonnamment moderne, c'est un travail d'universitaire comme on l'entend maintenant. □

Jean Carasso grâce à Albert Modiano

## CAMINOS DE SEFARAD, GUÍA JUDÍA DE ESPAÑA<sup>5</sup>

(en espagnol) **Juan G. Atienza**

**On ne peut vraiment pas dire que l'auteur cache son jeu... Dans un prologue de huit pages à cette seconde édition<sup>6</sup>, il nous expose tout à la fois qu'il n'est pas juif (encore ajoute-t-il non sans humour qu'il est bien téméraire pour un Espagnol de s'exprimer ainsi...) qu'il est très courroucé contre le Musée de la Diaspora et nombre d'Israéliens auxquels il a rendu visite, qui ne considèrent *Sefarad* qu'au travers des tragédies de 1391/1492/1497 et portent trop peu d'attention à la coexistence, à l'Âge d'Or, aux génies issus de cette culture millénaire. Qu'en vertu de quoi sa situation de non-juif lui permet, à lui, de rétablir de justes perspectives. Ce qu'il a entrepris de faire dans ce livre.**

Il s'agit ici en effet de bien plus que ce que le titre annonce : d'une véritable étude sur l'histoire de l'Espagne juive, de ses origines, des grands personnages, de la chronologie, du vocabulaire etc., bref c'est une encyclopédie systématique, à la différence d'autres guides que nous avons commentés au fil des éditions, et qui nous offraient de nombreux et fort intéressants éclairages partiels sur notre culture, notre civilisation.

Le volume commence par une "Histoire incomplète (*sic*, l'auteur ne manque pas d'humour) des Juifs d'Espagne" comportant de fort pertinentes remarques sur les traces de l'implantation juive en Espagne, architecturalement rares dit l'auteur, car seuls les peuples dominants laissent de telles traces. Les populations fortement minoritaires n'en laissent guère.

La chronologie de dix pages qui suit est l'une des plus complètes que l'on puisse consulter.

Puis l'auteur étudie la vie quotidienne, avant de se lancer dans des "Itinéraires" tout à fait dans la manière des guides touristiques les plus modernes, classés par région : le Léon, la

<sup>1</sup> Première édition en allemand à Sarajevo chez Daniel Kajon, à 250 exemplaires en 1911. Présente édition par Wieser Verlag à Klagenfurt en Autriche, avec modernisation de l'orthographe, posface et note sur l'auteur. Intéressante iconographie photographique d'un monde disparu, index.

<sup>2</sup> Lequel a réussi depuis 1987 et dans les conditions difficiles que l'on sait à republier aussi d'autres ouvrages importants pour le judaïsme de Bosnie-Herzégovine.

<sup>3</sup> Il nous est expliqué dans une posface contemporaine que ces livres ont disparu, ce qui rend encore plus précieuse l'étude attentive, rigoureuse, de Moritz Lévy.

<sup>4</sup> Nous sommes à la disposition de nos lecteurs pour vérifier si tel ou tel nom était connu à Sarajevo au début de ce XVIII<sup>ème</sup> siècle.

<sup>5</sup> Ediciones Robinbook Aptdo 94.085 E 08080 Barcelona. 1986, 332 pages.

<sup>6</sup> La première, beaucoup plus mince, datait de onze ans auparavant et fut rapidement épuisée.

Catalogne, etc. La *juderia* est resituée sur le plan de chaque ville, les photos sont fort bien choisies.

L'auteur a pensé utile de clore son ouvrage par quelques indications sur la situation actuelle des communautés juives dans le pays, adresse des synagogues, etc., et reprend en annexe les biographies des personnages-clés de l'Espagne juive (21 pages de biographies).

Puis il se donne encore la peine d'expliquer aux Espagnols et hispanisants contemporains les termes d'espagnol ancien, d'hébreu ou d'arabe qui reviennent souvent dans les textes étudiés, et offre quatre pages de bibliographie.

Il serait abusif de conclure que cette véritable encyclopédie vous économiserait le voyage en Espagne, mais, voyage ou non, elle est indispensable à votre bibliothèque. □

Jean Carasso

## DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DE NOMS DE FAMILLE FRANÇAIS D'ORIGINE ÉTRANGÈRE ET RÉGIONALE<sup>1</sup>

Laurent Herz

**O**n ne peut qu'être sincèrement admiratif devant le courage nécessaire pour entreprendre une aussi vaste étude de synthèse.

Nous avons nous-mêmes commenté il y a plusieurs années le gros dictionnaire des Guggenheimer<sup>2</sup> mais le présent ouvrage, quoique plus réduit en volume, c'est-à-dire groupant les "entrées" par familles plus vastes, a des ambitions bien plus larges puisqu'il ne se limite pas aux seuls noms juifs mais constitue au contraire une ouverture sur des noms arabes, turcs, arméniens, chinois, etc.

L'éditeur a beau exprimer que "cet ouvrage vise à apporter un complément évidemment partiel aux ouvrages existants, mais aussi à proposer quelques idées nouvelles pour aborder la discipline complexe qu'est l'onomastique", il nous apparaît comme très novateur. Nous allons examiner en quoi.

Tout d'abord dans les "remarques générales sur les transcriptions", vingt-sept langues sont étudiées, dont l'araméen et le chinois, ce qui est banal, l'arménien, le cambodgien et le yiddish, ce qui l'est moins, mais aussi le basque, le breton, le kabyle et le japonais - sans même mentionner les langues européennes classiques qui vont de soi !

Puis, tout à fait novatrice, et nous y insistons plus, l'étude sur les noms d'origine chamito-sémitique classés par racines, sans l'expression des voyelles. Exemples :

- **f.r.j.** = "fissure, échappée" en arabe, d'où Faradj, variante g(g)i, Fredj, Faraj, signification : "soulagement, délivrance".
- **H.b.b.** = "aimer" en arabe, d'où Habib(i), Hababou, signification : "bien-aimé".

- **H.j.j.** = "accomplir un pèlerinage" en arabe, et H.g.g. = "fêter, danser" en hébreu, d'où Hadjadj sous ses diverses formes, signification "qui va souvent en pèlerinage", Belhadj, "fils du pèlerin", Hag(g)ège.

- **r.b.b.** = "devenir nombreux, se multiplier" en araméen et en hébreu, Berrebi, signification "fils du rabbin", mais aussi :

- **r.b.b.** = "beau-fils" en arabe, d'où Arbib, Rebibo.

- **s.w.s.** = "lys" en arabe, mais aussi

- **sh.w.sh.** = même sens en hébreu d'où Soussan, Bens(s)oussan, fils du lys, qui donne aussi le prénom Sawsan symétrique de l'hébreu Chochana, Suzanne en français.

Un trésor de science très simplement présenté. Bref, il va devenir difficile de s'occuper d'onomastique en France sans garder ce livre sous le coude... □

Jean Carasso

## LETTRE A ANTONIO SAURA<sup>3</sup>

(édition bilingue)

Marcel Cohen

**C**ertains de nos lecteurs se souviendront peut-être de notre chronique dans la LS 17 de mars 1996 concernant ce livre en *lingua muestra* qui portait alors le titre de "*Letras a un pintor ke kreiya azer retratos imaginarios*", sorti chez l'éditeur espagnol Amarabú à Madrid.

L'auteur vient de prendre l'initiative heureuse de le faire rééditer avec beaucoup de goût en édition bilingue : français et judéo-espagnol, à "L'Echoppe", toujours agrémenté des talentueuses illustrations d'Antonio Saura, l'ami auquel il s'adresse tout au long du livre. Choix du papier, typographie et mise en pages sont particulièrement bien venus.

Le sous-titre est maintenant plus explicite : "**Lettre à Antonio Saura, qui croyait peindre des portraits imaginaires, par un Séfarade de Turquie se souvenant parfaitement de chacun de ses modèles**".

L'auteur, s'adressant à Antonio Saura :

"Portraits imaginaires": c'est le terme que tu emploies pour désigner les visages qui prolifèrent dans ta peinture. Précisément, je ne crois pas un instant qu'ils puissent n'être qu'imaginaires (...) ça n'est qu'un terme commode pour désigner ce qu'en toute bonne foi nous croyons avoir oublié... (page 20, en version française)

Le déroulement est plein de charme de cette méditation à voix haute, poétique, nostalgique et de mémoire à la fois. Ne la manquez pas et offrez-là à vos amis. C'est un beau cadeau. □

Jean Carasso

<sup>1</sup> L'Harmattan 1997  
267 pages.

<sup>2</sup> Jewish Family Names  
KTAV à Hoboken NJ.  
USA 1992, 882 pages.

<sup>3</sup> Editions de l'Echoppe  
P. Cotensin  
30 rue Léopold Bellan  
75002 Paris.



## COMMENT L'ESPAGNE ET LE PORTUGAL RÉAGIRENT-ILS FACE À LA CHOAH ?

(en anglais) | Bernd Rother

<sup>1</sup> La traduction est de la Rédaction.

**Nombre de lecteurs nous ont demandé, au fil des années, de consacrer une étude à l'attitude des gouvernements espagnol et portugais durant l'occupation allemande de l'Europe et le mortel danger couru par les Juifs en cette période.**

**Qu'ont fait Espagnols et Portugais pour offrir quelque protection aux Juifs ?**

**Nous apportons une réponse - forcément synthétique et relativement brève, donc incomplète - à cette question, sous la signature de Bernd Rother, de Potsdam. Ce docteur ès-lettres de 43 ans travaille comme historien et dirige le département d'Études Sépharades au Moses Mendelssohn Zentrum de Potsdam. Il enseigne à l'Université de la même ville sur le même thème.**

**Ce travail inédit réalisé pour notre publication est fondé sur une conférence que Bernd Rother a récemment prononcée à Londres, dans le cadre des Dixièmes Rencontres Britanniques sur les Études Judéo-Espagnoles, qui se sont tenues du 29 juin au 1er juillet 1997, alors que 1997 marque le cinq-centième anniversaire de la conversion forcée de tous les Juifs du Portugal, ceux qui y vivaient précédemment comme ceux qui s'y étaient réfugiés depuis l'Espagne lors de l'expulsion de 1492.**

**Nous traiterons dans ce numéro de l'attitude de l'Espagne, et dans le prochain plus spécifiquement de celle du Portugal bien que les deux soient intimement liées pour des raisons géographiques évidentes. Ultérieurement nous rendrons hommage à quelques Espagnols courageux.**

La Rédaction

**A**près la chute de la France en juin 1940, un flot de réfugiés, souvent Juifs, affluèrent vers l'Espagne. Pour la majorité d'entre eux, ce pays ne devait constituer qu'une étape. Durant les premières semaines, les autorités espagnoles frontalières laissèrent le passage à tous les réfugiés munis de visas portugais.

Le consul d'Espagne en la ville frontalière d'Hendaye estima avoir fourni environ 2000 visas en huit jours. Mais quelques semaines après, les Espagnols fermèrent leur frontière. En septembre 1940 ils ne la rouvrirent qu'au point de passage de Port-Bou/Cerbère sur la côte méditerranéenne. À la fin de la même année les consulats espagnols furent autorisés à distribuer des visas à tous les citoyens d'états non-belligérants et à ceux de nations belligérantes, âgés de plus de trente ans ou de moins de dix-huit, sans que la demande ait besoin d'être transmise à Madrid, si ces personnes disposaient déjà d'un visa portugais et d'un visa pour une destination finale.

Aucun des décrets espagnols concernant les réfugiés ne mentionnait le mot "religion" ou "race" et ces notions ne figuraient pas non plus sur les formulaires à remplir. C'est l'une des raisons pour lesquelles il est si difficile d'estimer le nombre de réfugiés Juifs ayant transité par l'Espagne.

En novembre 1942, après le débarquement allié en Afrique du nord, les troupes allemandes occupèrent la France du sud. De nouveau, des milliers de réfugiés se présentèrent à la frontière franco-espagnole. Quand, le 25 mars 1943, les autorités espagnoles décidèrent de fermer leur frontière aux réfugiés dans l'illégalité - et quasi tous les réfugiés étaient dans ce cas - venant de France ou de plus loin, les Alliés protestèrent promptement. En avril, la frontière fut rouverte. De ce moment jusqu'à la fin de la guerre, l'Espagne toléra l'entrée de réfugiés illégaux et peu furent refoulés, mais on en compte néanmoins nombre de cas, en 1943 comme en 1944.

Lorsque, faute de visas, ces réfugiés admis ne pouvaient entrer au Portugal, les hommes furent internés au camp de Miranda del Ebre, au nord de Burgos, les femmes enfermées dans des prisons de la même région d'où elles furent d'ailleurs relâchées rapidement. La vie à Miranda était dure, mais pas essentiellement différente de celle dans les prisons espagnoles de l'époque. Il n'existait dans ce camp aucune discrimination relative aux Juifs.

Au commencement de 1943, après une dure grève de la faim pour protester contre les trop difficiles conditions de vie, de nombreux internés furent relâchés. Ceux des pays alliés non occupés par l'Allemagne furent expulsés d'Espagne, ceux sans nationalité et de pays occupés furent assistés par des organisations caritatives, essentiellement par l'*American Jewish Joint Distribution Committee* - dit "Joint" - qui agissait semi-officiellement depuis Madrid dès le début de 1943.

Quoique l'Espagne dans la majorité des cas n'ait point empêché l'entrée de réfugiés incluant nombre de Juifs, il doit être bien clair que les motifs essentiels de cette tolérance n'étaient pas d'ordre humanitaire, ni de refus de la politique allemande en la matière, mais seulement dus à l'acceptation de ces réfugiés par le Portugal. Si les Portugais, qui agissaient ainsi parce qu'ils savaient les réfugiés uniquement en transit dans leur pays vers les Amériques n'avaient pas accepté ces réfugiés, l'Espagne les aurait aussi refusés.

C'est ce qui distinguait l'Espagne de pays comme la Suisse ou la Suède où l'entrée de réfugiés signifiait leur séjour jusqu'à la fin des hostilités.

On ne peut que supputer le nombre de personnes qui profitèrent de cette politique, et la proportion de Juifs parmi eux. Des estimations de l'historien allemand Zur Mühlen concernant les chiffres du transit par le Portugal, chiffre par conséquent valable *grosso modo* pour l'Espagne, il découle que 80 000 personnes



furent acceptées en transit, dont 90% de Juifs, soit plus de 70 000.

Après la chute de la France, l'Espagne fut directement concernée par les persécutions nazies et les mesures correspondantes prises par le gouvernement de Vichy, parce que la France était le pays où vivaient le plus grand nombre de Juifs espagnols. Les mesures allemandes et françaises, prises dès l'automne de 1940, impliquaient le recensement de tous les Juifs, leur retrait de bien des secteurs de la vie quotidienne et professionnelle et la confiscation de leurs propriétés en vue d'une "aryanisation" future. Le gouvernement de Franco ne s'opposa pas au recensement des Juifs espagnols mais insista sur sa volonté de sauvegarder leurs droits et propriétés en les faisant gérer par des administrateurs espagnols et non français ou allemands. Le gouvernement espagnol montra plus d'intérêt dans la sauvegarde des biens que dans celle des personnes propriétaires. Et il réussit moins bien à éviter des arrestations. En général les Juifs de pays neutres étaient exempts des rafles et persécutions antijuives, mais des arrestations "par erreur" eurent tout de même lieu : très peu de personnes dans ce cas furent libérées.

Dans cette perspective, le Consul Général d'Espagne à Paris, Bernardo Rolland<sup>1</sup>, proposa à son gouvernement en septembre/octobre 1941 l'évacuation des Juifs ressortissants vers le Maroc espagnol. L'ambassade d'Allemagne à Paris ainsi que son ministère de tutelle à Berlin approuvèrent cette initiative, mais la *gestapo* s'y opposa.

Au commencement de 1943 les gouvernements de pays neutres furent sommés - par le ministère allemand des affaires étrangères - de rapatrier leurs Juifs ou d'accepter pour eux le sort commun aux autres Juifs, ce qui signifiait leur déportation vers des camps d'extermination. L'Espagne refusa tout d'abord le rapatriement de ses Juifs nationaux, vivant essentiellement en France et en Grèce, proposant en alternative leur expulsion vers la Turquie ou les Amériques, ce que l'Allemagne refusa. Alors seulement l'Espagne accepta leur rapatriement. Mais les consulats et ambassades reçurent des instructions secrètes pour ne fournir qu'avec parcimonie les certificats de nationalité. Contrairement à leurs déclarations répétées après la guerre, jamais les pouvoirs publics espagnols ne s'employèrent à aider des Juifs non-espagnols.

En 1940, environ 2 500 Juifs sous documents espagnols vivaient en France. Seulement 500 d'entre eux furent reconnus par le gouvernement espagnol comme citoyens et furent ainsi admis en Espagne. On sait peu de ce qui arriva à ceux qui restèrent en France. Dès octobre 1943 les arrestations se succédèrent. Serge Klarsfeld compte 145 déportés parmi eux, mais ces chiffres sont incomplets.

En Grèce, 367<sup>2</sup> sur les 520 Juifs espagnols de Salonique furent rapatriés après quelques mois de séjour dans l'un des sous-camps de Bergen-

Belsen<sup>3</sup>. Les 160 personnes restantes réussirent à partir vers Athènes, en zone d'occupation italienne, ou dans la maquis. Mais 155 d'entre eux - là, ou d'Athènes, furent pris en mars 1944, déportés le 2 avril vers Bergen-Belsen, - ce fut "Le deuxième groupe" - et seulement libérés le 15 avril 1945 par les troupes américaines.

L'Espagne n'autorisa pas les rapatriés à s'installer dans le pays. Au contraire, l'acceptation de nouveaux groupes était conditionnée par le départ d'autres en même nombre, ce qui demandait du temps. D'où la longueur du séjour à Bergen-Belsen de ceux du premier groupe durant les tractations. Ce n'est qu'au début de 1944 qu'une solution fut trouvée avec l'ouverture d'un camp près de Casablanca, où ces Juifs espagnols furent envoyés.

L'aide aux Juifs de Hongrie à la fin de 1944 constitue un chapitre bien particulier. Jusqu'à la fin du printemps 1944 les Juifs de Hongrie étaient exempts de déportation. Mais à l'invasion allemande et en quelques semaines<sup>4</sup> tous les Juifs, hors ceux de Budapest, furent déportés. En octobre 1944 commença aussi la déportation de ceux de Budapest, les plus nombreux. Les représentations diplomatiques des pays neutres<sup>5</sup>, avec le concours de la Croix-Rouge Internationale émirent des "lettres de protection" pour des milliers de Juifs. Dans bien des cas, cela garantissait leur survie<sup>6</sup>. L'Espagne fournit 2300 de ces certificats, à quoi il faut ajouter 500 mais peut-être jusqu'à 1200 visas pour Tanger, essentiellement à des enfants. L'effet de ces visas - puisqu'il n'était pas question de se déplacer... - était équivalent à celui des certificats. Aucun des bénéficiaires de ces certificats et visas n'avait de famille en Espagne, comme il était d'ailleurs établi par les documents eux-mêmes. En fonction de la situation militaire très claire à l'automne 1944, ce fut la première fois que Madrid protégea des Juifs étrangers. □

Bernd Rother

**Pour sa documentation, l'auteur a consulté de nombreuses archives en Espagne ( administratives à Alcalá de Henares, des Affaires Étrangères à Madrid, bureau des informations diplomatiques à Madrid), à Paris (CDJC), Jérusalem (Archives du JOINT), Bonn (Archives politiques externes), Amsterdam (Rijksinstituut voor Oorlogsdocumentatie) et recommande la lecture des livres rappelés en note<sup>7</sup>.**

**Il se tient, par l'intermédiaire du journal, à la disposition de lecteurs qui souhaiteraient voir éclairé tel épisode ou point particulier.**

**Nous publierons dans le prochain numéro la suite de cet article, concernant le Portugal cette fois, et ultérieurement rendrons hommage à ces Espagnols courageux, tels Bernardo Rolland et d'autres.**

<sup>1</sup> Il est bon de lui rendre hommage, alors que l'attitude attentiste de José-Félix de Lequerica, l'ambassadeur d'Espagne à Vichy, ne lui facilita pas la tâche... NDLR.

<sup>2</sup> Il s'agit de ce que l'on a appelé "Le premier groupe" NDLR.

<sup>3</sup> Ce que l'on entend par "camp de Bergen-Belsen" était en réalité constitué de diverses unités dans lesquelles les conditions de vie étaient fort différentes, depuis le "sous-camp des notables" - dans lequel séjourna avec son épouse et ses deux enfants Zvi Koretz, le Grand Rabbin de Salonique - et les sous-camps les plus durs, de déportés de l'Est. Voir entre autres le livre d'Evelyne Grand "Le deuxième groupe, les Juifs espagnols (+ quelques Portugais) internés au camp de Bergen-Belsen, 14 avril 1944 - 9 avril 1945", comprenant la liste nominative de ces personnes. NDLR.

<sup>4</sup> Jusque là, les deux pays étaient alliés. NDLR.

<sup>5</sup> Entre autres le courageux diplomate suédois Wallenberg. NDLR.

<sup>6</sup> L'arrivée de convois massifs, successifs et incessants de ces Juifs de Hongrie à Auschwitz et Birkenau, puis leur assassinat immédiat, constitua l'un des épisodes les plus douloureux dans la vie de ces camps. L'un des témoins oculaires nous en a encore fourni un récit il y a peu. NDLR.

<sup>7</sup> Avni, Haïm : *Spain, the Jews and Franco*, en hébreu en 1974, en américain et en espagnol en 1982. Lisbona-Martin, José-Antonio *Retorno a Sefarad. La política de España hacia sus judíos en el siglo XX*, Barcelone, Riopiedras 1993 et Marquina, Antonio & Ospina, Gloria-Inès : *España y los judíos en el siglo XX. La acción exterior*. Espasa Calpe 1987.

## LES SÉPHARADES OUBLIÉS D'ALLEMAGNE

Michaël Halévy

**On ne réalise pas toujours l'importance de l'exode des crypto-juifs du Portugal à la fin du XVIème siècle et ensuite, vers les pays du nord de l'Europe, en dehors d'Amsterdam dont le milieu sépharade a été bien étudié.**

**Nous essaierons ultérieurement d'exposer à nos lecteurs l'exode vers Londres et l'implantation en Angleterre, mais aujourd'hui Michaël Halévy (l'âme de l'Institut de Recherches sur les Juifs en Allemagne), co-fondateur de l'Association Allemande de Généalogie Juive, brosse pour nous un tableau synthétique de cet exode vers Hambourg.**

**Michaël Halévy est né en Azerbaïdjan soviétique d'une famille germano-italo-hongroise émigrée en U.R.S.S. en 1938. Il a étudié la linguistique générale et la psychiatrie à Bucarest, Lisbonne, Lausanne, Pérouse et Hambourg.**

**Le présent texte inédit s'inspire de celui d'une conférence prononcée l'an passé à Lisbonne, en portugais.**

**L**es études sur l'histoire, les langues, la littérature, la musique, la liturgie, les traditions et l'économie des Sépharades ont connu un renouvellement sans précédent au cours des trois dernières décennies. Concernant l'histoire des Sépharades dans les villes d'Allemagne et d'Autriche, il n'existe pas d'étude d'ensemble de leurs communautés hispano-portugaises.

Une exception est la communauté du *Kahal Kadosh Bet Israël* de Hambourg qui a inspiré de nombreux travaux<sup>1</sup>.

Les communautés portugaises de Hambourg-Altona, d'abord celle de *Bet Israël*, et plus tard celle de *Neve Shalom* sont parmi les plus anciennes et les plus prestigieuses de la diaspora marrane. Les Portugais y ont résidé presque sans interruption dès la fin du XVIème siècle. Jusqu'aux dernières années de leur existence, elles ont gardé les caractéristiques d'une communauté marrane marquée par l'arrivée continue de "nouveaux-chrétiens" du Portugal et d'Espagne - jusqu'au XIXème siècle - et les liens étroits avec les centres de la diaspora marrane comme Amsterdam, Venise, Londres, Curaçao et Copenhague. La célébrité qu'elles connurent pourtant dans les siècles passés est due pour une large part à la contribution active de ses membres au sein de cette diaspora marrane.

Sur les villes germaniques où se sont installées les premières diasporas sépharades, ainsi que sur le nombre de ses *yahedim* (membres) nous sommes bien informés grâce à un jeune de 30 ans qui dénonça devant le *Despacho de Corte* du Saint-Office à Madrid la diaspora marrane dans sa quasi totalité.

Ce **Samuel Aboab**, né en 1631 à Jérusalem, parcourut toute l'Europe, décidé à dénoncer tous les membres des communautés hispano-

portugaises. Ainsi informait-il en plusieurs *audiencias*, entre 1660 et 1662 le Saint-Office, non seulement du nom des Communautés, mais du nombre exact de leurs membres et du nom de ceux-ci.

Concernant l'Allemagne, il mentionnait Hambourg, Altona, Glückstadt, Oldenbourg, Emden, Brême, Lübeck, Stade et Dantzig.

Ces informations constituent une source indispensable sur le début des premières Communautés sépharades, sur la vie interne de celle de Hambourg, ses relations avec les autorités ou avec les Communautés-sœurs de la diaspora marrane. Un fonds impressionnant de documents a subsisté dans les archives de Hambourg.

Une autre source, non moins importante et riche réside dans les cimetières portugais de la ville. Le cimetière juif de la Königstrasse dans le faubourg d'Altona, dont la partie portugaise fut ouverte en 1611, est l'un des vestiges les plus anciens et les plus importants de la vie juive dans la région. Avec ses pierres et ses inscriptions, il se situe au carrefour de l'histoire de la Communauté, de celle de la littérature (épigraphie), de l'histoire de la langue marrano-portugaise et de celle de l'art funéraire, constituant ainsi un authentique monument historique et culturel. Et c'est à juste titre qu'il est perçu comme le monument global le plus important de l'histoire des Juifs de Hambourg.

Il n'est pas d'autres lieux à Hambourg permettant de reconstituer l'histoire de ces Juifs, que les trois cimetières de la "nation portugaise". Il faut y joindre les registres des naissances, des mariages et décès, le livre de la *Haskala*, le *Copiadador de cartas*, les *ketubot*, les *livros da nação*; avec la collecte et l'interprétation des témoignages lapidaires s'offre au chercheur un corpus singulier et un point de départ unique pour toute investigation relative à des personnes ou des familles données, comme pour tout travail relatif à l'histoire des Portugais de Hambourg de manière plus générale.

Au cimetière portugais reposent entre autres le célèbre poète **Reuel Jessurun**, alias **Paulo da Pina**, auteur de la pièce de théâtre intitulée *Dialogo dos montes*; le rabbin et philologue **David Cohen de Lara**, auteur entre autres de deux ambitieux lexiques rabbiniques; le rabbin poète et grammairien **Mosseh Gideon Abudiente**, auteur de l'une des premières grammaires hébraïques écrites en portugais, publiée à Hambourg en 1633, ainsi que d'un livre énigmatique sur le faux messie Sabbetaï Zvi, intitulé *Fin de los dias* (Hambourg 1666); le poète **Fernão Álvares Melo**, alias **David Abentar Melo**, auteur de l'ouvrage intitulé *Los CL psalmos de David* (Hambourg 1626); le savant **Semuel da Silva** auteur d'un texte polémique contre Uriel da Costa (*Tratado de immortalidade de alma*); le docte rabbin **Isaac Jessurun**, auteur du *Livro da Providencia Divina* (Hambourg 1663); le Camoëns de Hambourg : **Joseph Francès**, auteur de maints sonnets; le célèbre médecin **Rodrigo de Castro**, alias **David Nahmias**, auteur d'œuvres classiques telles que *Medicus politicus* et *Universa mulieribus morborum medicina*; le savant rabbin **Semuel Abas**, qui publia à Amsterdam en 1670

<sup>1</sup> *Die Sefarden in Hamburg*, collectif dirigé par Michaël Studemund Halévy, contributions en allemand, anglais, portugais, espagnol. Buske éditeur à Hamburg 1994-1997, deux volumes.



sa traduction du livre *Hovot Ha Levahot*; le *hazan* **Jacob Cohen Belinfante**, qui composa le *Livro dos Minhagim* (Hambourg 1653); le poète **Jeoshua Habilho**, qui publia en 1674 un recueil de chansons en portugais et espagnol, peut-être la première anthologie d'un Sépharade de l'Europe du nord.

Ce cimetière présente un alignement serré d'un petit nombre de stèles et sarcophages, mais d'un nombre impressionnant de pyramides et de pierres. La présence d'ornements s'explique non seulement par une évolution interne mais aussi par l'influence d'un contexte esthétique à la fois ibérique et catholique. La circulation des formes en est donc favorisée, d'autant plus que les Portugais s'inspiraient pour leurs sépultures des "maisons de vie" d'Amsterdam ou Curaçao. Ces "maisons de vie" deviennent alors des lieux de mises en scène de la mort baroque, l'occasion de messages spirituels plus que sociaux. Même si les règles traditionnelles d'égalité dans la mort, symbolisées par un type de sépultures uniformes, sont transgressées, le clivage n'est plus tant entre Juifs et chrétiens qu'entre riches investissant dans la pierre, et pauvres. À côté des pierres tombales plates, disposées horizontalement, la plus ancienne datant du XVIème siècle étant en marbre blanc, et les plus récentes en pierre noire, on trouve des blocs de pierre travaillés de manière uniforme, semblables à des sarcophages, et de longues pyramides coupées analogues à des couvercles de sarcophages. À la différence des pierres tombales achkénazes, les sépultures portugaises portent ordinairement des inscriptions en deux langues, en portugais (ou espagnol), plus tard aussi en allemand, et en hébreu. Dans le cas du dernier type de sépulture décrit, ces inscriptions occupent la totalité de la surface des côtés les plus longs, l'un accueillant le texte portugais ou espagnol, l'autre le texte hébraïque. Elles sont entourées d'une riche frise d'éléments floraux. On ne trouve de motifs artistiques que sur les côtés les plus étroits.

Les inscriptions des pierres tombales horizontales sont aussi dans la majorité des cas rédigées en deux langues, en portugais ou espagnol, et en hébreu. On ne voit que rarement apparaître de l'allemand. Ces pierres tombales, surtout celles du XVIIème et du XVIIIème siècles, offrent une abondance de motifs qui, pour partie, ne sont pas caractéristiques de l'art juif. Il apparaît que les Juifs portugais qui, pendant plus d'un siècle vécurent en marranes, et donc officiellement comme de bons catholiques, subirent une influence chrétienne beaucoup plus forte que leurs contemporains achkénazes et adoptèrent pour leurs pierres tombales des motifs courants dans le monde non-juif. Ceci est particulièrement évident dans les reliefs figuratifs. Nous trouvons ainsi sur une pierre la représentation d'un homme tenant un livre dans les mains, une autre sépulture offre l'image d'une femme allaitant deux enfants - tous motifs sans doute liés à l'existence menée par les défunts mais qui ne sont courants que sur les tombes sépharades, la figure humaine étant totalement absente des tombes achkénazes. Les deux colonnes se terminant en fronton constituent un motif particulier

aux pierres tombales sépharades. Ce motif s'est répandu au cours du XVIème siècle dans l'impression des livres hébraïques et orne principalement les pages de titre où, comme sur les pierres tombales, le texte ou la signification se trouvent disposés entre les colonnes. En voici quelques exemples : le sablier, symbole de l'éphémère, du temps qui passe; la tête de mort et les ossements, symboles de la mort; une main tenant une balance, symbolisant la pesée et l'examen des actes du défunt; une main sortant des nuées et coupant un arbre avec une hache; deux arbres associés au soleil levant ou au soleil couchant.

Nombreux ont été les chercheurs qui ont souligné la grande importance des communautés sépharades sur les façades maritimes de l'Allemagne du nord, et de leurs cimetières, en particulier l'ornementation de leurs sépultures hors du commun ainsi que la richesse et la variété de leurs inscriptions bi- et tri-lingues. C'est surtout la recherche sur le cimetière de la Königstrasse à Hambourg-Altona qui a été marquée de jalons assez consistants. Nous disposons d'une étude, lacunaire certes, mais importante du rabbin-historien Max Grunwald (1902) ainsi que d'une thèse inachevée du regretté Alphonse Cassuto (1927/1933). Grunwald et Cassuto se préoccupaient avant tout de la création d'un registre tumulaire, qu'ils complétèrent par de nombreuses informations puisées à d'autres sources - registres des procès-verbaux, des naissances, des mariages, des décès - de Hambourg et Altona.

En plus, nous avons à disposition une documentation photographique très riche, de 7000 clichés pris durant la seconde guerre mondiale sous les yeux méfiants de la *gestapo* - un matériel abondant qui n'a jamais été exploité.<sup>1</sup>

Quant à l'interprétation linguistique de ces matériaux, elle n'a fait l'objet que de quelques études marginales qui ne sauraient se substituer à la recherche exhaustive nécessaire permettant de décrire le langage funéraire marrane dans sa quasi-totalité. Toute épigraphie juive, tout symbolisme juif, toute généalogie juive est donc source d'Histoire, est source d'histoire juive. En interpréter correctement chaque élément dans son espace et dans son contexte, c'est faire de l'Histoire.

Un examen des données existentielles de l'histoire sépharade à Hambourg, Altona et Glückstadt<sup>2</sup> montre donc comment les communautés sépharades en Allemagne ont su se recréer leur identité jusqu'à leur destruction par les nazis.

Lieux de mémoire, miroir où se reflètent à la fois la vie religieuse et l'existence collective, témoins privilégiés de l'affleurement progressif d'un néo-judaïsme, précieux épitaphiers portugais, espagnols et hébraïques qui pleurent la mort et chantent l'immortalité de l'âme, ces cimetières portugais dispersés dans le nord de l'Allemagne constituent la caractéristique du marranisme d'une communauté qui était à Hambourg "la Jérusalem du nord".

Chefs d'œuvres en péril, les cimetières portugais de Hambourg attendent le classement qui garantirait leur préservation.<sup>3</sup> □

<sup>1</sup> Ce corpus a été collecté par deux femmes courageuses de la Communauté juive de Hambourg : Ollita Schwartz et Anna Vinzelberg, photographes professionnelles, parfois au péril de leur vie, entre 1936 et 1943 (année des grands bombardements de la ville qui ont interrompu le travail) et achevé entre 1952 et 1956. NDLR.

<sup>2</sup> Voir mon article à paraître prochainement dans la revue *Pe'anim* sur les inscriptions funéraires du cimetière de Glückstadt.

<sup>3</sup> Voir mon article "Panorâmica da epigrafia tumular luso-judaica em Hamburgo" in *Actas do 4º Congresso da Associação Internacional de Lusitanias*, Lisboa 1995 pages 1081 à 1092.

**Paul Bertrand**  
l'auteur, confronté  
dans sa pratique  
psychanalytique  
à des souffrances  
d'identité perdue,  
évoque ici le cas  
de Daniel\*,  
un jeune Sépharade  
de dix ans  
(quatrième généra-  
tion) dont l'arrière  
grand-père (première  
génération) est  
mort à Auschwitz.

A l'occasion de  
cette esquisse  
de cas,  
Paul Bertrand nous  
fait part de ses  
récentes lectures  
sur ces questions de  
recherche d'identité,  
de "marranisme",  
qu'il soit juif ou non.

\* Bien entendu, tous les  
prénoms ont été changés.

## LES ORIGINES CACHÉES : UNE FILIACTION PAR LA SOUFFRANCE

Paul Bertrand

**A**utomne 1942 J'approche de mes sept ans. Une nuit je m'éveille. Mes pieds viennent de heurter dans mon sommeil des objets durs, les chaussures d'un enfant de mon âge qui dort tout habillé dans mon lit !

Je me souviens encore de ses sanglots silencieux contre mon corps, de ses yeux immenses et noirs qui nous regardent au petit matin, sans ciller, sidérés par l'angoisse.

Il ne prononce pas un mot.

L'homme qui vient le chercher juche l'enfant rapidement au milieu des bottes de foin de sa bétailière où il disparaît.

Un coup de fouet claque. Le cheval part au trot. La main de ma mère se crispe dans la mienne. Le jour n'est pas encore levé.

### Automne 1996.

Je croise de nouveau son regard...

Daniel B. (10 ans) est assis à la droite de mon bureau. Ses parents me font face. Ils portent un nom à consonance manifestement sépharade.

Daniel souffre d'hyper-agitation.

Elève intelligent, il perturbe sa classe par une violence parfois incontrôlable. Ses parents le décrivent dissimulateur, menteur, intenable... Il commet de mini-fugues où il se met physiquement en danger...

Tous ensemble, dès cette première séance de psychothérapie, nous essayons de restituer à Daniel sa filière généalogique.

Je ressens une grande difficulté de la part de son père, Léon... et une émotion douloureuse à parler devant son fils. Il ne l'a encore jamais fait, sinon par bribes, les plus évasives possibles... "pour ne pas choquer l'enfant..."

Les feutres et le dessin nous aident à voir plus clair. Le grand-père de Léon, Moïse, est mort à Auschwitz. Le père de Léon, Elie, est lui revenu d'Auschwitz, hanté par la culpabilité, non seulement d'être revenu, mais de n'avoir pas fait plus pour sauver son père.

Cette souffrance honteuse, donc non-dite, s'est enkystée dans la filiation.

Dès la deuxième séance, Daniel, seul cette fois, exprime dans ses dessins sa violence et son angoisse de mort. Il dit "mon père ne m'a jamais parlé de mon grand-père. Il ne veut jamais m'emmener sur sa tombe."

Je propose à Daniel de revenir avec son père pour une prochaine séance.

Ma demande semble valoriser Léon dans son rôle de père de Daniel. Avec un grand soulagement il parle devant son fils (et à son fils) pendant toute la séance. Il dit sa souffrance, cette culpabilité terrible reçue de son père Elie, qui n'a

jamais pu prendre auprès de lui sa place de père. Léon dit son impossibilité à exprimer son opposition à ce père mort de honte debout ! et finalement il révèle à Daniel qu'il souffre lui-même dans son corps d'un cancer du sang, maladie qui apparaît là fortement symbolique de la filiation irrémédiablement blessée.

Pour la première fois Léon le père peut parler à son fils Daniel de son existence, définie par rapport à ces drames familiaux dont la chaîne ne peut être rompue. Comme s'ils n'avaient droit ni l'un ni l'autre à reconnaître leur souffrance. L'un l'exprime par la maladie, l'autre par la violence.

Dès ce soir là, Daniel retrouve un père et un véritable apaisement.

La psychothérapie peut enfin commencer.

### Printemps 1997

Etrangement, trois ouvrages littéraires, un document télévisuel et deux ouvrages de psychanalyse me viennent dans les mains... ou peut-être suis-je simplement prêt à les recevoir ?

"Le poisson d'or"<sup>1</sup>, dernier roman de J.M.G. Le Clézio commence ainsi :

"Quand j'avais six ou sept ans, j'ai été volée [...] c'est Lalla Asma qui m'a achetée. C'est pourquoi je ne connais pas mon vrai nom [...] ni le nom de mon père, ni le lieu où je suis née."

Je cite Michèle Gazier, la critique littéraire de Télérama : "Privilège des grands livres : dès les premières lignes, tout y est dit."

"Enfant d'une tribu du sud marocain, Laïla l'héroïne est, inverse de l'histoire commune, "achetée" par une vieille femme juive. À la mort de sa première protectrice commence l'errance pour l'enfant arrachée au désert [...] Elle est condamnée à vivre à la frontière de la vie ordinaire [...] parce qu'aux yeux de la loi, elle n'est personne."

Cette errance presque forcenée me fait penser à l'hyper-agitation de Daniel.

D'ailleurs, Michèle Gazier rapproche le superbe roman de Le Clézio d'un ouvrage beaucoup plus ancien écrit par un *converso*. Je la cite encore :

"Laïla est la lointaine petite sœur de **Lazarillo de Tormes**<sup>2</sup>, ce jeune héros de la littérature picaresque espagnole que ses origines inavouables (il était fils de juifs convertis) condamnaient à aller de maître en maître pour tenter sa chance à la lisière d'une société qui rejetait ses marginaux. Presque cinq siècles séparent Lazarillo et Laïla, et pourtant rien n'a changé. Le destin capricieux du gamin de Salamanque qui rusait avec tous ceux qui l'exploitaient et celui de Laïla ne sont guère différents."

Ce silence douloureux sur les origines est exactement celui des jeunes maghrébins en France. **Yamina Benguigui** en a fait une étude sensible et profonde, dans une émission sur Canal +<sup>3</sup>.

Je cite Philippe Bernard, le critique du Monde :

"Rarement cette douleur longtemps indicible, tabou suprême dans beaucoup de familles maghrébines aura été exprimée avec autant de vérité [...]. Ils n'ont rien dit à leurs enfants. Ni comment ni pourquoi

<sup>1</sup> **Le poisson d'or**  
J.M.G. Le Clézio  
Editions Gallimard 1997.

<sup>2</sup> **La Vida de Lazarillo de Tormes**  
Edition bilingue -  
Flammarion.

<sup>3</sup> **Mémoire d'immigrés**  
30 Mai 1997 - Canal+  
Emission de  
Yamina Benguigui  
Ouvrage édité  
par Canal+ Editions.



ils étaient arrivés un jour en France [...]. Les silences des parents immigrés n'ont pas fini de déstabiliser leurs enfants à la recherche d'une identité valorisante..."

**“L'enfant caché”<sup>1</sup> de Berthe Burko-Falcmann** fait partie de ces petits chefs-d'œuvre que j'ai envie de donner à lire à tout le monde ! Est-ce un document (autobiographique ?) sur les enfants juifs cachés pendant la guerre, sur leur si difficile réinsertion dans leurs familles, voire tout simplement dans la vie ?

C'est aussi et surtout un récit d'une qualité inhabituelle. Son découpage à plusieurs voix, son style serré, concis, ne laissant place à aucun larmoiement, l'intensité retenue des situations (sûrement vécues !) en font une œuvre rare.

Esther, la petite fille cachée, fait partie des enfants croisés en grand secret dans mon enfance.

La famille de paysans qui l'accueille la fait passer pour une parente. Esther fait tout pour étouffer en elle le souvenir même de ses parents. Son récit est construit autour de sa lutte intérieure douloureuse : enfouir l'origine, et pourtant la retrouver, gagner sur la vie à travers ses souffrances jusqu'aux confins de la mort.

Les pérégrinations d'Esther sont mues par la même dynamique que celles de Laïla dans le livre de Le Clézio. De la petite fille à la jeune femme, c'est pour chacune la même fuite perpétuelle devant la douleur. C'est comme si leur histoire ne pouvait commencer avant d'avoir délié la mémoire.

Si le traumatisme d'origine s'oublie, il ressurgit avec une violence inouïe dans l'après-coup.

### Pourquoi la psychanalyse ?

Deux ouvrages répondent à cette question.

Le premier vient de paraître : **“Il n'y a pas de saison pour la mort”<sup>2</sup>. Catherine Saladin-Grizivatz** l'a écrit et composé en deux parties qui se répondent.

Dans la première, elle explique pourquoi elle est devenue psychanalyste, quelles réflexions la psychanalyse apporte face à la souffrance des origines non-dites et comment elle peut réparer “les effets névrotiques du silence”.

Dans la seconde, elle fait parler son oncle, Maurice Ajzen sur son parcours de déporté à Auschwitz-Birkenau, Varsovie, Dachau.

Catherine Saladin-Grizivatz possède cette qualité, spécifique à beaucoup de femmes psychanalystes, de pouvoir tout dire avec simplicité. Aucun jargon, aucune formulation intellectualisante, un texte d'une limpidité exemplaire.

Mieux que tout commentaire, j'extrait quelques phrases de la première partie :

“J'étais trop petite et Maurice voulait sans doute me protéger de paroles trop crues. Jeune fille, j'engloutis tous les récits et essais que je pouvais trouver.”

“Toutes ces lectures, ces rencontres m'amènèrent sur le chemin de la psychanalyse, puis de l'écriture.”

“La blessure, jamais refermée pour mon père, d'un père et d'un frère morts sans qu'il ait jamais pu savoir comment, sans avoir pu leur dire “au revoir”, des

silences, jamais plus questionnés, sur l'origine me firent - après le trajet singulier que fut mon analyse - m'interroger sur le pourquoi de mon travail d'analyste[...].”

“La psychanalyse est la mise en mots de la souffrance familiale qui souvent s'est transmise dans le corps par la violence. Selon les mots de Françoise Dolto, “ce qui est tu à la première génération, la seconde le porte dans son corps”.

“En parlant “d'indicible”, on signifie qu'il n'y a pas d'espace pour dire cette horreur. Or ce qui est tu fait retour dans le réel sous forme de violence, celle que les deuxième et troisième “générations de la Shoah” transmettent de chair à chair : effet mortifère du silence. Ce silence m'a amenée vers l'analyse, pour trouver les mots. Pour d'autres, le passé des parents ne pèse que dans la souffrance, une souffrance qui s'exprime dans le corps, dans le réel des symptômes [...] pour oublier, il faut pouvoir d'abord se souvenir, mettre des mots.”

“La psychanalyse sert à oublier, en payant le prix psychique pour se remémorer. Le souvenir est, bien sûr, un premier pas vers la tentative d'oublier. Il faut se souvenir pour pouvoir oublier.”

L'ouvrage de Catherine Saladin-Grizivatz m'a donné envie de relire le second chapitre de **“Amour, haine, séparation”<sup>3</sup>** publié dans la même collection par **Maud Mannoni**.

Comme toujours, la grande psychanalyste s'y révèle une vraie pédagogue. Son texte peut aider une personne en souffrance à mieux comprendre comment la psychanalyse soigne et relance la créativité du sujet.

Voici quelques passages. Ils montrent que Maud Mannoni, elle aussi, parle en clair.

“Ceux qui ont vécu le drame [...] refoulent ces souvenirs jusqu'au moment où ceux-ci reviennent et, littéralement, les possèdent. Ils n'ont pas pu faire en son temps le deuil des êtres chers qu'ils ont perdus, et éprouver de la tristesse[...] certains ne se sont autorisés à être affligés de la perte d'un des leurs que trente ou quarante ans plus tard, au hasard d'une rencontre avec un militant ou un analyste. Ils ont pu alors parler à eux-mêmes devant quelqu'un. *C'est grâce à cette mémoire retrouvée que leurs enfants pourront, eux, mener enfin une vie normale.*”

“Il n'est pas rare de voir des somatisations plus ou moins graves surgir au moment où le survivant accède à un métier, fonde une famille ou achète le logement dont il rêvait. La somatisation (dépression, fracture, angine de poitrine) se produit lorsqu'il atteint l'âge où ses propres parents furent déportés.”

“Plus le silence pèse sur le traumatisme, plus le sujet en “paye le prix” en symptômes divers. C'est lorsque “les mots pour le dire” peuvent enfin être trouvés qu'une plainte peut surgir et, grâce à elle, des forces réparatrices se mettent au service du plaisir ou tout simplement d'une autorisation à vivre.”

Le n° 127 (printemps 1997) des **“Nouveaux Cahiers”<sup>4</sup>** a pour sujet : **“Enfance et mémoire”**. Travail substantiel et de grande qualité.

A la question de l'éditorial :

“Comment transmettre sans traumatiser ?” j'ai envie de répondre :

- Transmettre à tout prix, pour éviter à l'enfant les conséquences du traumatisme qui, de toute façon, est déjà là ! □

<sup>1</sup> **L'enfant caché**  
Berthe Burko - Falcmann  
Seuil - 1996.

<sup>2</sup> **Il n'y a pas de saison pour la mort**  
Maurice Ajzen raconte.  
Catherine Saladin- Grizivatz  
L'espace analytique -  
Denoël - 1997.

<sup>3</sup> **Amour, haine, séparation**  
Maud Mannoni  
Ch. 2 “Les survivants du génocide”  
L'espace analytique -  
Denoël - 1993.

<sup>4</sup> **Les Nouveaux Cahiers**  
n° 127 printemps 1997  
45 rue La Bruyère  
75009 Paris  
“Enfance et mémoire”.

# Revue

## LES CAHIERS SÉFARDIS I

Sam Lévy

**L**a présente édition marque les six années d'existence de notre "Lettre Sépharade".

Il est grand temps de rendre hommage à nos frères aînés, les "Cahiers Séfardis", parus du 5 novembre 1946 au 16 octobre 1949, en douze livraisons trimestrielles, faites de cahiers du format 225x145 mm et d'environ 60 à 65 pages pour chaque fascicule trimestriel double.

Le fondateur et l'âme de cette publication fut Sam Lévy, âgé de 80 ans lorsqu'il l'acheva. Il mourut plusieurs années plus tard, patriarche toujours écrivant...\*

L'exemplaire relié - de l'ensemble des trois années - que nous avons en main est d'autant plus émouvant à feuilleter qu'il a appartenu à la bibliothèque personnelle d'Enrique Saporta y Beja, érudit auquel on doit, entre autres, les fameux *Refranes de los judíos sefardíes*<sup>2</sup>, *Selmanik i sus Djudyos*<sup>3</sup> et *En torno de la torre blanca*<sup>4</sup>.

Puis cet exemplaire est entré ultérieurement dans la bibliothèque du lettré Elie Nahmias, dont la veuve vient de nous l'offrir. C'est un grand honneur que d'être les successeurs de telles personnalités...

Mais c'est un piège aussi...tant ces pages restent intéressantes, d'actualité et pourraient être reprises telles quelles. C'est là devant qu'on éprouve la vanité de la création éditoriale et journalistique : pourquoi continuer d'écrire puisque tout a déjà été formulé, parfois même de manière talentueuse ? Reste que l'Histoire, l'étude méthodique des archives, renouvellent le propos et les articles de caractère historique publiés dans la présente édition le confirment.

Revenons pourtant au texte et efforçons-nous d'illustrer par quelques exemples l'intérêt de ces "Cahiers Séfardis".

Songeons déjà qu'en ces années d'immédiate après-guerre, Sam Lévy a publié la liste complète des Sépharades déportés de France, avec nom, prénom, date et lieu de naissance et dernier domicile connu, ainsi que des témoignages de survivants d'Auschwitz, de la révolte des prisonniers de Sobibor le 14 octobre 1943, etc, qu'on "n'entendait" pas à l'époque semble-t-il, puisqu'ils passèrent relativement inaperçus...

Remarquons qu'en tome II Sam Lévy nous a offert sous diverses signatures des articles documentés sur "Les Séfardis du Mexique" (un article très curieux sur la découverte en 1936 par des Séfardis d'Europe, de tribus juives - pourrait-on dire - s'adonnant à l'agriculture à quelques heures de voiture de Mexico, et pratiquant un judaïsme élémentaire), "Les Séfardis du Brésil", "Les

Séfardis de Palestine" "La littérature judéo-hollandaise", une étude sur "La famille Mizrahi" avec ses représentants notables depuis le XVIème siècle... de nombreux articles consacrés à la *lingua muestra*, des monographies de Sépharades célèbres, quelquefois à l'occasion de leur décès mais pas toujours, d'autres étant honorés de leur vivant, particulièrement des bienfaiteurs.

Mais plutôt que de recopier une intéressante table des matières, nous préférons analyser quelques caractéristiques de cette série datant d'un demi-siècle.

Si l'on compare avec ce que sont des publications culturelles contemporaines sépharades dans le monde<sup>5</sup> y compris la présente, on peut constater, en cinquante années écoulées, et sans être exhaustifs, que :

les CS se tiennent plus près des activités culturelles et consacrent des articles à d'éminents rabbins du temps. D'évidence il s'agit du reflet de la société contemporaine qui s'est beaucoup sécularisée en cinquante ans. De même, sans en être directement l'émanation, les CS se tiennent fort proches de l'Union des Israélites Séfardis de France dont l'appellation d'origine avait été entre les deux guerres : Union des Israélites Saloniciens de France. Le sigle UISF<sup>6</sup> fut ainsi conservé.

les CS consacrent des articles nombreux et réguliers au judéo-espagnol, mais ne rédigent pas une ligne dans cette langue. C'est assez curieux.

les CS réunissent nombre d'articles originaux, inédits, d'auteurs francophones. Ils ne traduisent pas.

les CS n'analysent pas de livres, au moins contemporains, mais parfois en citent, sous des signatures fort diverses (Dumas, Maurras comme Gobineau, Jules Isaac, Leroy-Beaulieu Jos. Nehama et bien d'autres). Il faut se remettre en mémoire que la production éditoriale était mince en ces années !

les CS ne consacrent pas une ligne à d'autres vecteurs que l'écrit. Bien entendu c'est le reflet de la civilisation : le disque noir 78 tours n'avait pas encore pris l'extension qu'on lui a connue, relayé par le disque 33 tours puis le compact.

les CS, bien que publiant bientôt après la guerre sur du papier médiocre, illustrent leurs textes sur tels et tels hommes de portraits photographiques.

et bien entendu,... en quatrième de couverture de l'édition du 7 janvier 1947, Sam Lévy frappe du poing sur la table en des termes justes et durs à la fois, que nous n'osons pas reprendre : le sens pourrait s'en résumer ainsi : " si point d'argent, point de suite aux "Cahiers Séfardis"..."

Eternelle histoire des publications culturelles à but non lucratif...

Notre admiration pour Sam Lévy est grande, vraiment... □

Jean Carasso

<sup>1</sup> Trésors de culture et de mémoire, ces Cahiers Séfardis sont consultables à la bibliothèque de l'A.I.U. 45 rue La Bruyère, 75009 Paris.

\* C'était chez lui plus qu'une seconde nature puisqu'il avait été le rédacteur en chef de "La Epoca", "Le Journal de Salonique", puis, en France, du "Guide Sam" et des "Cahiers Séfardis". Il est mort en 1959.

<sup>2</sup> Ameller Ediciones, Barcelona 1978.

<sup>3</sup> Editions Vidas Largas Paris 1979, avec une bibliographie consistante de 50 titres.

<sup>4</sup> Editions Vidas Largas Paris 1982.

<sup>5</sup> "Aki Yerushalayim", publiée entièrement en judéo-espagnol, B.P. 8175 Jérusalem 91080. Israël  
"Los Muestras" 66 ave. de Messidor B 1180 Bruxelles  
"Erensia Sefardi" 46 Benson Place Fairfield CT 06430 USA

<sup>6</sup> Nicole Abravanel a bien étudié cette question dans "Sépharade, hommage à Haïm Sephiha" (collectif sous la direction de Marie-Christine Varol et Winfried Büsse, Editions Peter Lang à Berne, 1996), pages 497 à 523.



# Itinéraires exemplaires

Sous cette rubrique nous continuons à publier des réflexions, des souvenirs, des itinéraires, des points de vue qui, pour être personnels et signés, n'en présentent pas moins un intérêt général, et en deviennent **exemplaires** de notre civilisation judéo-espagnole, du vécu de bien d'entre nous.

## UN PASEO POR EL MOLO

(en espagnol) **Hector Manuel Enriquez Andrade**

**I**l trompe bien son monde, ce petit livre modeste, de format 17x23 cm et d'épaisseur banale, avec sa couverture grise anthracite et les indications ci-dessus en lettres d'or !

Mais en vérité, dès qu'on est lancé dans la lecture, on a tôt fait de s'apercevoir qu'il est exactement au disque classique 78 tours ce qu'est un disque compact actuel.

Un Niagara, une saga, un *chorro* en espagnol<sup>1</sup>, un déferlement d'anecdotes, de souvenirs, de petits faits soigneusement notés durant toute une vie (ou mieux, "durant des vies", on ne saurait exprimer combien).

Pour tout dire, il est très intrigant et pose une vraie énigme quasi policière. Il est arrivé par la poste sans indication ni mot d'accompagnement, ne porte aucune mention d'éditeur, aucun renseignement sur l'auteur : seulement l'envoi : *Para Karina, quien revelo ante mis ojos un mundo extraordinario*<sup>2</sup>, et la dernière ligne du volume, page 215 : *Mexico DF a 4 de octubre 1996*.

Il faudra se contenter de cela et d'une critique interne de cohérence, de réflexion sur le contenu et sur la langue...tiens, parlons-en de la langue justement !

En quelle langue est écrit ce livre ? C'est une bonne question d'apparence stupide à laquelle il n'est pas aisé de répondre : on est tout de même aidé par l'indication finale : "À Mexico...".

Paradoxalement il est plus facile d'exprimer en quelles langues ce livre n'est pas écrit : ça n'est pas de l'espagnol classique d'Espagne contemporaine, ça n'est pas du judéo-espagnol. Et que l'auteur, s'il lit ces lignes, nous excuse s'il pense le contraire...

On dira que c'est de l'espagnol d'Amérique truffé d'expressions en judéo-espagnol, donc éventuellement en turc, en hébreu et autres langues, mais sans jamais de guillemets ou d'indications permettant de se repérer.

Quelques exemples, tous empruntés à la page 32 :

*...asi que a media mañana Hana Bazan ya estava harta de sus hijos; y para calmarlos, si estava muy nerviosa, nos daba haftoná, o nos mandaba a casa de la nona para que te de una oka de tenemeaka (...) en la rue Tsimiski. (...) Monsieur Efrén, todo lo que tenia era un asno, y con ese jamorico empezó a trabajar; comenzó ayudando al zarzabadjí i así se le veía por todo Salónica vendiendo pinchela, enyenara, calabaza,*

*apio, prishil, zafanoria, rábano, pimentón, pepino i lichuga, con la que se hacían unos embruyadicos deliciosos...*

Ajoutons que les huit chapitres ne portent aucun titre : un numéro seulement, et venons-en au sens, il est bien temps... *Un paseo por el molo* évoque ce quartier du port que tous les Saloniciens ont nécessairement en mémoire. Et c'est juste : le *chorro* débute à Salonique au moment de la première guerre mondiale et de l'incendie de 1917 puis se répand un peu partout. En Palestine, en France, à Barcelone, en Amérique du sud, au travers de mariages, de commerce, de liens divers, de voyages allers et retours, d'hésitations innombrables, de notations psychologiques, historiques qui nous mettent parfaitement dans l'ambiance salonicienne : la montée du sionisme dont les militants se réunissent à la librairie Saltiel, la vie de la librairie Molho, de la pâtisserie Floka - que l'auteur appelle d'ailleurs *cafetería*, anticipant un peu...

Il est hors de question de résumer quoi que ce soit de ce flot irrépressible. Mais il est de fait qu'on est pris par la lecture et qu'on a du mal à s'en détacher pour respirer un moment... c'est une impression très curieuse.

Prenons pour seul exemple le chapitre cinq, descriptif par le menu des diverses manœuvres, marches d'approche, reculs, négociations, relatives au mariage du jeune Uriel devenu riche à l'étranger après avoir connu la misère, et revenu pour peu de temps à Salonique dans le seul but d'y rechercher une épouse.

Toujours noyé de détails, le récit du défilé chez le pâtissier Floka vers cinq heures - l'heure du thé - de tout ce que Salonique compte de filles à marier, accompagnées généralement de leur père, sous les yeux inquisiteurs des garçons, est un morceau d'anthologie, on dirait mieux : d'ethnologie, tant l'observation en est fine. Ethnologie donc : on peut conclure que chez ce peuple, la pression exercée sur les garçons pour qu'ils effectuent "volontairement" le bon choix - celui programmé par leur père - est moins forte que celle exercée sur les filles, mais que (nous sommes dans les années 30 du présent siècle et non au XIXème) garçons et filles de caractère arrivent à transgresser sans vraiment déclencher de tempêtes ni offenser publiquement les candidat(e)s rejeté(e)s.

Et au dernier chapitre, Nicole, l'une des héroïnes du récit, revient de Mexico à Salonique pour la première fois après 44 ans d'absence...et ne retrouve rien...

Au total c'est peut-être la meilleure chronique<sup>3</sup> de Salonique au jour le jour lue depuis longtemps ! □

<sup>1</sup> Un flot.

<sup>2</sup> Pour Karine, qui a révélé à mes yeux un monde extraordinaire.

<sup>3</sup> Vécue ou reconstituée ? mais de toute manière si authentique qu'elle trouve sa place dans cette rubrique "Itinéraires exemplaires".

EL KANTONIKO  
DE CHOCHANA

Jurnaliko amigo

Oy tengo gana de avlarte de mi tiya Rachel y soltando de su sierva Rachelika... mizmo si te parese kuryoso, ansina era : la maestra Rachel y la mosa Rachelika.

Mi tiya era una mujer muy alegre, y en la famiya todos la keriyamos muntcho byen. Teniya unas kuantas amigas ke frekuentava muntcho. Ansina es ke formaron un tchiko "club" y se aunavan kada vez ande una de eyas para pasar la tadrada. Kuando vino el torno de mi tiya, izyeron la konosensya de Rachelika la syerva, una ija ni ermoza ni fea ke era de la buena parte\*. Englutiya toda las bamys ke le kontavan. Mi tiya, kon su buen korason la tomo ande eya para ambezarle el hen y la limpyeza. Las amigas chakadiyas komo eran desidaron ke Rachelika deviya baylar. Empezaron a yamarla "Ayde Rachelika la bula, alegramos el korason !"

La povretika de ija no saviya onde guadrarse. Empesaron a kantar y a bater las manos. "Tchunkiya asibiva tchunkiya ! Tchunkiya asibiva la mana !"

Mi tiya, para kalmar la situasyon le dize a Rachelika "no seyas spesal azeles katir !" Ansina fue ke Rachelika izo un torno de la kamareta y se fuyo averuensada entera a la kuzina, tapandose las orejas para no sentir

# Muestra lingua

Nous avons commencé, il y a quelques années maintenant et sur la demande de lecteurs, la publication dans chaque livraison d'un court texte en judéo-espagnol d'Isacco Hazan rédigé sous forme d'un dialogue vivant qui, lu à haute voix par des personnes n'ayant pas de pratique peut contribuer à les initier de façon plaisante. L'auteur s'est efforcé de restituer le plus fidèlement possible le climat dans lequel évoluaient les communautés juives de l'Empire ottoman. Nous poursuivons ce dialogue volontairement tout simple, pour ne pas décourager les débutants.

Nous ne publions pas de traduction intégrale mais quelques notes éclairantes. La graphie adoptée est celle de Vidas Largas. Nous suggérons aux débutants de lire lentement et en scandant, profitant des marques d'accentuation qui ne figurent communément pas.

La Rédaction

## LA PREZÉNSYA DEL PÉRRO

- Saróta** *sintyéndo avlamá : Ay pérrro en kaza ?*
- Redjína** *Si, tyene sech mézes a pénas.*
- Réyna** *Ande lo merkátech ?*
- Redjína** *Lo resivímos de regalo de un kliénte de la butíka.*
- Saróta** *Es máskyio o díché ?*
- Redjína** *Ijíka.*
- Saróta** *Kuándo te da a entendér ke kére ír afuéra pára azer lo ke savémos, no ay myédo ke enkóntre erkék, pérrro de káyes ?*
- Redjína** *Savyéndo ke el ándro ke góle "femelle" se kompórta kómo el ómbre; zampará de natúra, dalaveradjí i dolacheadór fin a dar chachéos, la yeví ande el veterináryo.*
- Saróta** *Le topó remédyo ?*
- Redjína** *La vaksinó kóntra el kudushúk i otras malatiyas de animáles i me asiguró avér étcho ke kále pára ke no se emprénye. De ótra páрте may no la décho salír sóla.*
- Réyna** *Yo preféro los gatíkos. Ni pékan ni demándan pardón. Abinkuénto se dezbróyan sólos : pára komér búch kan ratónes i sápos; pára lavársen se alímpyan los pélos kon la luengí ta; sus menestéres los azen a las eskondídas i pichín kuvyértas de pája, térra, aréna, lo ke tópan; el maúyo no es abuáyo de pérrro ke de nóche despérta la mahalé.*

...à suivre

*avlamá* : (du turc) = aboiement.

*diché* : (du turc) = femelle.

*azer lo ke savémos* : faire ce que nous savons. Manière codée d'exprimer "faire ses besoins naturels".

*erkék* : (du turc) = mâle.

*ándro* : (du grec) = mâle.

*zampará* : (du turc) = séducteur, coureur de jupons. *Zampará sin pará*, séducteur sans le sou.

*dalaveradjí* : (du turc) = baratineur plus ou moins roublard, débrouillard. *Tenér dalavera* : avoir du bagou. *Ser dalavero* : être bavard.

*dolacheadór* : (du turc) = qui tourne autour

*chacheos* : (du turc) = le vertige (à Salonique : *checheréo*).

*le topó remédyo* ? : a-t-il trouvé une solution ?

*kudushúk* : (du turc) = rage.

*emprényár* : engrosser ; d'une femme, on dit qu'elle est *prenyada*, enceinte.

*ni péka ni demándan pardón* : ne faute pas pour n'avoir aucun pardon à solliciter. Qui n'importune personne.

*abinkuénto* : contraction de *a buen kuento*, à bon compte.

*sápo* : (en espagnol contemporain = crapaud), ici = rat.

*a las eskondidas* : (espagnol contemporain, *esconder*, cacher) en cachette. On dit aussi *a las kayádas*.

*pája* : paille.

*mahalé* : nous avons déjà rencontré ce vocable dérivé du turc : quartier, lieu.

**Et voici deux des bonnes nouvelles pour notre culture, que nous vous annonçons dans une édition précédente :**

Il s'agit de la publication pour la fin de cette année, aux éditions de l'Asiathèque, de deux dictionnaires qui faciliteront beaucoup la tâche de ceux qui enseignent, et de ceux qui désirent apprendre la "lingua muestra", de tous ceux qui s'intéressent à cette culture judéo-espagnole.

Réédition fac-similé du "Dictionnaire du judéo-espagnol" (judéo-espagnol/français) par Joseph Nehama. il s'agit d'une véritable encyclopédie. Prix de souscription avant parution : 240 F + frais de port 30 F = 270 F par chèque au nom et à l'adresse de l'éditeur, ci-dessous. (En 1998, le prix sera de 320 F + port)

Publication du premier dictionnaire français/judéo-espagnol, de Clara et Elie Perahya. Prix de souscription avant parution : 125 F + frais de port 15 F = 140 F par chèque au nom de l'éditeur. (En 1998, 150 F + port)

Considérant les frais d'encaissement, il n'est pas possible d'accepter des chèques établis en devises étrangères.

L'Asiathèque - 6 rue Christine - 75006 Paris - France - Fax 01 43 29 76 68



## UNA HISTORIA DE SALIR LOKO

Una conseja de Daniel Alcalay

**K**uando avlamos, el biervo "loko" vyene muntchas vezes, por egzempyo :

No grites komo un loko.

Vo salir loko.

Me esta kitando loko.

Loko sos o kualo ?

Es lokura de merkar esto.

(y otras, y otras)

En esta conseja ke vash a meldar, el biervo "loko" o "loka" va vinir bastantamente.

David y Aron, dos vyejos amigos se toparon en la rue Sedaine en Paris, y fue topadura de kosfuegros, avya muntcho ke no se viyan.

"Ke Haber ? Ke no haber ?" y entraron al kafe Rafael. "Komo vas Aron ?" demando David, "y tu mujer, y tu ijo ?"

"Mersy muy byen, mi ijo ay sinko anyos ke esta kazado kon Mazal Bendjuya, tyenen un ijiko y asperan un otro. Y tu David, komo van los tuyos ?"

"Byen, byen, mi ijo Ishak el Bohor se fue a Israël, se kazo y tyene kuarto kriaturas : dos ijos y dos ijas. El segundo, Shimon, se kazo kon Eliza Azikri, tyenen dos ijos y una ija. El grande esta estudyendo medikeriya. La ija Doreta kere ser avokata, i el terser, Hayimiko tyene katorze anyos. Este Hayimiko les esta dando muntcha merikiya, van a salir lokos. Ya va ser un anyo, no esta riyendo mas kuando esta en kaza. En la eskola, kon los amigos, esta riyendo normalmente, ma en kaza, nada. El doktor disho ke es una krisa pasajera.

Mi ermueru Eliza tuvo una ideya : se fue al tcharchi i merko un patiko bivo, lo trusho a caza i la tadre, oras de komer lo metyo bivo en una caldera kon un kapak endriva, metyo la caldera endriva la meza, todos estaban asentados, kito el kapak il el patiko salyo en gritando "kuan kuan", todos se estaban pishando de riyir... Hayimiko, nada.

Este hijo lo esta aziyendo mahsus (du turc : exprès) , mos kere kitar lokos por verdad. Yo lo vo fuyir disho Eliza, no puedo soportar mas esto.

Dos semanas despues, uvo un luto en la kaleja ande moravan. Shimon mi ijo deviya de azer una vijita y penso de yevarlo a Hayimiko kon eyos, komo no riye les va pareser ke esta triste.

Se fueron a la vijita, todos estaban tristes, yorando, el haham se alevanto para dizir el kaddish... en un subito Hayimiko se mete a riyir, no se puediyendo detener.

Shimon lo tomo por la mano i lo travo afuera de la kamareta.

Bre, deke te estas riyendo, bre DEKE TE ESTAS RIYENDO ?

Ha ! ha ! respondiyo Hayimiko Ha ! ha ! ha ! me akodri del patiko.

Tu inyeto disho Aron, no se si lo esta azien-do mahsus ma para mi es un atavanado.

Por dizir lokuras, en mi famiya tanbyen tenemos un mesele (du turc : problème) kon mi kunyado Eliya, el marido de Revka mi ermana.

Eliya ? Ya lo konosko, disho David, estuvi-mos en la misma eskola; ke le esta afitando, salyo loko o kualo ?

No demandes, de una semana aki se esta tomando por Eliyahu Anavi. Se merko un anteri blanco, se ato una kuedra por vita, no se esta ni lavando ni arapando ni penyandose los kaveyos : dezmalazada de Revka, va salir loka eya tambien.

Keres ke vayamos a verlos ? no moran leshos.

Si, deke non ? disho David.

Revka los aresivyo en yorando. "Aron" le disho al ermano, "no esto pudiendo soportar mas esta lokura de Eliya, vini y miralo".

Entraron a la kamareta, Eliya estava asentado.

"Ke Haber Eliya ? Vine kon mi amigo David, ya debes de konoserlo".

"No me yames Eliya ! Yo so Eliyahu Anavi !"

"Bueno, bueno, de kuando te izites profeta ? Los profetas saven azer milagros, saven aribivir djentes. Tu kualo saves azer ?"

"Yo aribivi la vizina la semana pasada. La esfuegra tchafteo a muestra puerta en gritando komo una loka ke su ermueru se esta muriyendo, se metyo el buri del gaz en la boka.

Koryi pichin, estava expandida en basho, le ize boka en la boka i la arebivi. Ke dizes de esto ? So o no so Eliahu Anavi ?

Otra koza : kon este tchakmak (du turc : briquet) se asender mi sygaro sin ke ayga flama."

"Tu tchakmak es electronic, por modo de esto no ay flama."

"No mi alma, es el Dio ke me dio este dono."

Aron miro a su ermana i le disho : "tu marido esta loko atavanado, bueno para la timarane, ke dize el doktor ?"

"El doktor disho de asperar un poko, puede ser ke le pasara."

En esto Eliya se alevanto y en riyendo les disho : "ha ! ha ! vos enganiyi, vos dishe ke so Eliyahu Anavi, i vosotros lo kreyites ! No ! No so Eliyahu Anavi !"

Todos se metyeron en piyes, en gritando pasado sea i en turko "Getchmich olsun" el doktor teniya razon, fue una kriza."

Aron le disho a Revka : "Tray una botcha de shampanya, te la vo pagar, vamos a beber todos a la buena salud de Eliya."

Revka trusho las kupas i la botcha, no tuvye-ron el tyempo de avrirla ke Eliya se alevanto de nuevo dziendo :

"Vo lo esto dziendo otra una vez, yo no so Eliyahu Anavi... yo so... MOSHE RABENU." □

Daniel Alcalay

las rizas ke veniyan del salon.

Unas kuantas semanas mas tadre, vinyeron otra vez las amigas en vijita, la Rachelika estava hazina.

Empeso a kontarles ke teniya una dolor al lado, ke no pudiya menear el brazo malgrado todo lo ke le izo su maestra Rachel para ke le pase.

Una de la amigas, para riyir un poko, le dize : "Oyeme Rachelika, yo te vo dar un remedyo ke me vas a bendizir toda tu vida : vas a tomar un pedaso de keso blanco, lo vas a embrujar kon una tenajika y lo vas a meter debasho de la mezuzah notche entera. A la madrugada te lo vas a komer entero y vas a ver ke todo el mal se fue."

La buena ija izo todo lo ke le dicho. Kuando la vido otra vez, la rengrasyo por el byen ke le izo. Alora toda las amigas se mityeron a riyir de tanta boveda.

Rachelika vyendo ke era una burla, malgrado su pena, eya la bovika les dize :

"Para vozotros era un modo de pasar tyempo. El Dyo kon su buendad vyendo mi korason limpyo me le izo melezina"

De akel diya ningunos no se permetyo mas de avlarle sin respekto.

Chochana Lucie Mazaltove

\* "Ser de la buena parte" est une sorte d'antiphrase destinée à écarter le mauvais œil et signifiant en vérité : "être légèrement demeurée".

# Poésie et Musique

<sup>1</sup> Poème inédit.

## DJUDIOS DE SEFARAD <sup>1</sup>

Matilde Gini de Barnatan

*Semos djudios de Sefarad,  
la ke ulvido sus ojos  
i malgrado el ulvido  
yine kedo el rekuerdo :  
ansia, memoria i manadero.*

*Semos los ijos de la lingua  
karesiamos los kantes  
ke kantaron los maestros,  
los quadramos aynda  
en meoyo i esfuenyo.*

*Muestrros viejos ermanos  
mos miran kon ojos sekos.  
Ke saven de las ansias de  
solombras, de arrondjados  
mansevros y aedados ?...*

*Avoltimos por eyos,  
batiendo el korason, meldando  
en las sivdades viejas  
un pasuk en ivrit :  
un nombre en la kaleja...*

*Semos djudios de Sefarad  
i travimos sus ansias.  
Semos komo la nave dispartida  
ke keda sin arivar al puerto,  
solika, en medio de las aguas...*

Matilde Gini de Barnatan

## ARBOLERAS CANCIONES Y COPLAS SEFARDIES DE TRADICIÓN ORAL <sup>2</sup>

Susana Weich Shahak,  
Eliseo Parra y José Manuel Fraile

**S**i le nom de Susana Weich-Shahak revient souvent dans notre rubrique "Musique", qui pourrait s'en étonner ? N'est-elle pas la cheville ouvrière de la Phonothèque d'Israël, obstinée depuis tant d'années à recueillir de par le monde, sur bandes magnétiques, tous les vestiges musicaux de notre ancienne civilisation judéo-espagnole, à reconstituer les partitions et les faire connaître ?

Et ici, elle se lance, car le plus souvent elle publie en Espagne de fort beaux petits livres que nous commentons dès qu'ils nous parviennent : dans un livret très bien réalisé, elle nous explique son travail puis, en compagnie de deux chanteurs espagnols, elle interprète elle-même ses découvertes, leur offrant un accompagnement "en situation", différent pour les chansons de noces provenant du Maroc de celui approprié aux airs venant de Turquie, Grèce ou Bulgarie. Autant dire que les airs, *cancionero* ou *coplas*, nous sont pratiquement tous inconnus, et que nous manquons par conséquent de références...

Après chaque exécution Susana Weich-Shahak nous explique le schéma rythmique, la circonstance en laquelle était chanté cet air, etc.

Dans la n°13, *Consejos a un muchacho*, de Salonique, SWS chante en solo et l'on s'aperçoit tout de suite que cette musicologue musicienne est aussi une bonne interprète<sup>3</sup>.

La n°14 est la fameuse *Los guisados de las berenjenas*, recueillie auprès de Rosa Avzaradel de Rhodes, dont il sera question plus loin dans cette rubrique, à propos du livre d'Elena Romero. Susana la chante seule et les refrains sont joliment repris en chœur par les trois exécutants.

La dernière *Adulterio escandaloso* nous sort du domaine religieux illustré par les chansons de *Pourim* qui précèdent, et nous ramène aux réalités sociales du lieu et de l'époque.

Ce disque constitue une illustration de ce qu'une musicologue peut offrir comme interprétation personnelle des textes, mélodies et rythmes qu'elle étudie. En ce sens, Susana peut être rapprochée de Judith Cohen dont il était question dans notre édition précédente.

## ENTRE LA ROSE ET LE JASMIN <sup>4</sup>

Françoise Atlan

**D**eux caractéristiques se dégagent immédiatement dès la première audition du disque de Françoise Atlan :

La beauté et la justesse de sa voix, dans un registre de *soprano* ; la sobriété et l'adéquation de son accompagnement dont le souci semble de s'effacer pour mieux servir l'interprète plutôt que de s'affirmer pour se mettre en valeur. Cet accompagnement adapté est d'ailleurs multiple : à la flûte, au zarb ou au luth selon le cas. Mais si la chanteuse offre un *a capella* (n° 12 *Una hiha tyene el rey*, n° 14 *La vida es un pasahe*, n° 16 *La serena*) on sent à peine la différence. C'est un compliment.

<sup>2</sup> Chez Buda Musique  
188 Bld Voltaire  
F 75011 Paris.

<sup>3</sup> Ce que le signataire savait déjà pour avoir entendu Susana lors d'un congrès sépharade à Londres se mettant spontanément à illustrer son savant exposé par un air chanté juste, *a capella* ... et fort à propos.

JC



Le répertoire, généralement judéo-espagnol d'Orient ou du Maroc, mais parfois hébreu ou turc, est varié, parfois très connu (n° 8 *la rosa enflorace*, n°10 *puncha puncha* avec un bel exploit vers les aigus que peu de chanteuses affrontent...), parfois au contraire peu entendu. L'ordre qui a présidé à la succession des interprétations n'est pas transparent...

Le livret en français et en anglais, signé de Sami Sadak, enseignant à l'Université de Provence, expose la provenance des chansons, les situe dans leurs formes : *romances*, *coplas* ou *kantigas*<sup>1</sup>.

On peut seulement regretter que l'enregistrement n'offre pas un peu plus de profondeur, d'épaisseur, de substance.

Si Françoise Atlan a procédé depuis l'été 1993 à d'autres enregistrements, nous ne les connaissons pas encore. Son évolution sera intéressante à suivre.

---

## UNA MANU TUMÓ L'OTRA<sup>2</sup>

---

Dina Rot

**O**n ne sait s'il faut appeler ce superbe ensemble : un livre - car il s'agit de plus qu'un livret - accompagné d'un disque, ou un disque enchâssé dans un livre d'hommage aux deux poètes : Juan Gelman et Clarisse Nicoïdsky.

Il s'agit au fond de l'histoire d'une multi-complexité entre cette dernière, poétesse récemment décédée, Juan Gelman qui fut son élève en quelque sorte, fasciné par la langue judéo-espagnole de Clarisse et sa poésie, lequel lui-même se mit à composer des poèmes en cette langue qui n'était pas la sienne, et Dina Rot, compositrice et interprète qui tint à les placer sur un pied d'égalité, les mettant tous les deux en musique avec l'aide d'Eduardo Laguillo, et les interprétant ici.

Pratiquement, l'inspiration de Juan Gelman étant restée très proche de celle de Clarisse, l'ensemble est un bel hommage rendu à cette poétesse intimiste, sobre, délicate, avec un côté délicieusement désuet.

On sait que l'œuvre en prose de Clarisse Nicoïdsky a généralement été écrite et publiée en français. Mais ici, l'auteur a éprouvé le besoin d'un retour à l'enfance, aux sources, à sa famille, et c'est spontanément que ces vers sont venus en elle dans la langue de son enfance à Sarajevo.

On l'a déjà observé avec le titre, cette langue de Sarajevo est différente par son accentuation de celle parlée à Istanbul ou Salonique, nous le mentionnions à propos de Flory Jagoda dans l'édition précédente.

Tous les partenaires ci-dessus nommés, initiés par Elena Romero, la célèbre musicologue espagnole, tombèrent sous le charme de Clarisse.

Il en est résulté ce disque, respectant bien le calme paisible des poèmes d'amour, les mélodies

et accompagnements forts savants s'adaptant parfaitement aux textes, et l'enregistrement les disposant à leur juste place, n'écrasant jamais les paroles qui restent compréhensibles sans recours au texte.

Celui-ci nous est d'ailleurs fourni en quatre langues (judéo-espagnol d'origine, castillan, anglais, français, ces deux dernières versions de la plume de Clarisse elle-même) sur une même double page, dans une présentation parfaite. Ce livret de 95 pages est un vrai modèle.

L'ensemble du disque est très homogène, et il est difficile de choisir; peut-être le n° 9, poème de Juan Gelman, *No stan muridus lus páxarus*, bel accompagnement au synthétiseur qui offre l'impression de l'orgue, ou les émouvants poèmes de Clarisse Nicoïdsky n° 12, : *Quimadura di yehu* et n° 14 : *Estu es sólu para ti y para mi*.

---

## COPLAS SEFARDIES, PRIMERA SELECCION<sup>3</sup>

---

(en espagnol) Elena Romero

**P**uisque nous évoquions, à propos du disque précédent, l'œuvre considérable d'Elena Romero qui a initié pratiquement tous les interprètes contemporains de *coplas i canciones*, c'est le moment de citer son livre de référence que nous n'avions pas eu l'occasion de commenter jusqu'ici.

Dans son introduction, Iacob M. Hassán commence par définir le sujet : "Que sont les *coplas* ?" et reconnaît que la réponse n'est pas simple mais doit cumuler plusieurs critères :

Les *coplas* sont des poèmes strophiques à contenu narratif ou descriptif, à rimes généralement consonantes. De plus les vers sont de type acrostiche, c'est à dire que la première lettre de chacun, en lecture dans le sens vertical, forme une phrase comportant un sens. Mais comme il s'agit souvent dans l'original de lettres hébraïques, la transcription en espagnol masque souvent ce sens, qui reste parfois perceptible, parfois non.

Les plus anciennes *coplas* sont d'ère médiévale, cela se recoupe, bien que les transcriptions les plus anciennes soient rarement datées. D'autres sont postérieures à l'exil d'Espagne. Il s'en est composé jusqu'à récemment, souvent sur des modèles anciens.

Les plus anciens textes recueillis, toujours en langue espagnole, sont composés en caractères *rachi*, éventuellement en graphie cyrillique, helène ou latine.

Après une étude générale du contenu, Iacob Hassán nous entretient des auteurs, dans les rares cas où ils sont identifiables, et finalement nous indique les principes de transcription en espagnol contemporain.

Puis Elena Romero étudie les vingt coplas de cette première sélection, depuis *La noche de*

<sup>1</sup> On déplore que dans la bibliographie ne soient pas cités, quoique nécessairement connus de Sami Sadak, les importants travaux dans ce domaine d'Elena Romero et de Susana Weich-Shahak de la Phonothèque d'Israël, dont le propre disque est commenté plus haut.

<sup>2</sup> Collection *El Europeo* calle Jorge Juan 9, E 28001 Madrid. 1997.

<sup>3</sup> Ediciones *El Almendro*, calle 14006 Cordoba. 1988.

*alhad* jusqu'à *Los guisados de las berenjenas* dont nous avons affirmé à nos lecteurs (LS 16 de décembre 1995) qu'il n'en existait pas de version écrite au moment où Susana Weich-Shahak, de la phonothèque d'Israël, l'avait recueillie en fin des années 1970 de la bouche de son informatrice Rosa Avzaradel. Mais il s'agissait probablement de la mélodie, et non du texte.

Or Elena Romero en a trouvé deux versions imprimées à Sarajevo en 1702 et 1794... il s'agit de trente-cinq manières d'accommoder les aubergines, ce légume si répandu et apprécié en Orient méditerranéen...

Voici la 21ème recette par exemple :

*La de vente y uno las hacía bula Ribcula de Calderón buracadas a la larga al modo de un macaron con cebolla y almendra las hacía un torón y sofritas con gordura las llamaban baldarón*

...à vos fourneaux..!

Le livre comporte une importante bibliographie et un lexique très complet des paroles expliquées en note à leur place dans le texte.

## SINIZA I FUMO IN MEMORIAM OF THE JEWS OF SALONIKA<sup>1</sup>

Daniel Akiva & Avner Perez

**C**e disque, dont le titre est clair - Cendre et fumée - est une manière d'oratorio auquel se sont attachés le poète Avner Perez et le compositeur Daniel Akiva.

Cette œuvre réunit une quantité de participants : la très belle voix de Ronit Widmann-Lévy, superbe *mezzo-soprano*, un chœur d'enfants, guitare, luth et orchestre de chambre. Certains textes sont dits et d'autres chantés - l'ensemble en judéo-espagnol - autour d'un personnage emblématique que Perez a nommée *Rika Kurriel, la novia de sangre*.

La musique porte la marque d'un grand professionnel, plutôt moderne mais sans rupture avec les compositions classiques de ce genre religieux. Aucune grandiloquence dans l'expression verbale et musicale. La langue et la prononciation des textes dits sont fort compréhensibles et typiquement saloniens.

Trois pièces pour flûte-solo, de facture délibérément plus moderne, complètent ce bon disque.

Il est réconfortant de constater qu'une production contemporaine poétique et musicale de qualité reprend le flambeau de notre culture en *lingua maestra*<sup>2</sup> ! □

(pour toute la rubrique "Poésie et Musique") :  
Jean Carasso

<sup>1</sup> Production de l'Institut de documentation et culture de Maale Adoumim, dont Avner Perez est le responsable actuel.

<sup>2</sup> Avner Perez vient parallèlement de publier chez Yériot à Maale Adoumim - Israël un petit recueil de poèmes intitulé : *El verdjel de manzanas*.

Le présent numéro, tiré à 3200 exemplaires, a été saisi et composé par Jean Carasso qui en a assuré la mise en pages avec l'aide de Sabine Locoge, sur une maquette de Paul Bertrand.

Les textes en français ont bénéficié d'une révision par Mireille Mazoyer-Saül.

# Actualités

## Les Pontremoli

Dans le précédent numéro nous commentons le très bon travail généalogique d'Anne-Marie Rychner Faraggi sur la famille Mallah.

Voici que nous avons à annoncer cette fois l'ouvrage actuellement en souscription de Laurence Abensur Hazan, pour livraison avant la fin cette l'année :

### Les Pontremoli, deux dynasties rabbiniques en Turquie et en Italie.

Sources et documents.

Demandez les bulletins de souscription à :  
Laurence Abensur Hazan  
75 Bld Richard Lenoir  
75011 Paris

## Film sur les Juifs de Sarajevo

Béatrice Faveur est la coordinatrice en France d'un projet qui lui tient à cœur : faire en sorte que devienne possible le tournage et la réalisation par la cinéaste chevronnée Vesna Ljubic, d'un documentaire sur l'histoire des Juifs de Sarajevo.

Vesna Ljubic a vécu pendant la récente guerre, et continue de résider à Sarajevo.

Cette initiative, lancée il y a plusieurs mois est en passe d'aboutir, mais il manque un peu d'argent pour "boucler".

Argent et suggestions sont également accueillis avec reconnaissance.

Le dossier sur la cinéaste ainsi que le projet sont à votre disposition.

Demandez l'ensemble à :

Béatrice Faveur  
70 rue Pelleport  
75020 Paris

## La Lettre Sépharade

L'un de vos amis serait peut-être heureux de connaître cette **Lettre Sépharade** trimestrielle

Communiquez seulement son nom et son adresse à l'éditeur responsable :

Jean Carasso

F - 84220 - Gordes

Merci.